

JEAN-QUI-LIT ET SNOBINET



TEXTE ET DESSINS DE
LUCIEN MÉTIVET,

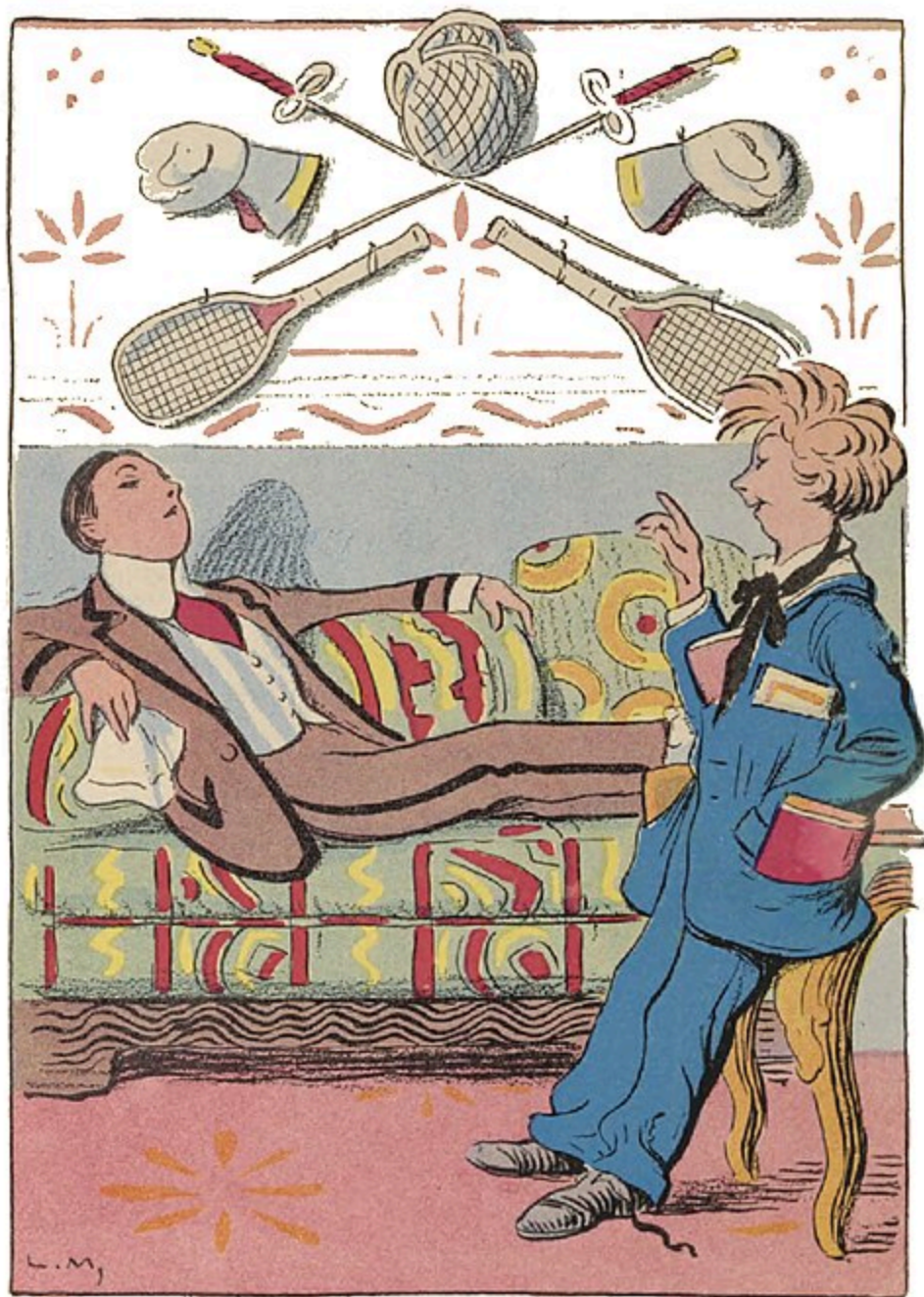
Jean-qui-lit et Snobinet Texte et illustrations de Lucien Métivet

Lucien Métivet



H. Laurens, Paris, 1909

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026



JEAN-QUI-LIT ET SNOBINET

TEXTE ET ILLUSTRATIONS
DE
LUCIEN MÉTIVET



Paris. — Henri LAURENS, Éditeur
6, Rue de Tournon, 6

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.



TABLE

- I. — [L'ultra-correct Snobinet et Jean-qui-Lit l'ébouriffé](#)
- II. — [Le tour du monde en cinq minutes](#)
- III. — [Les hommes « chics »](#)
- IV. — [En route pour l'Olympe](#)
- V. — [La mythologie grecque racontée par le professeur Jean](#)
- VI. — [Les muses n'amuse pas Snobinet](#)
- VII. — [Les animaux « chics » et les animaux « pas chics »](#)
- VIII. — [Les Parisiens de Paris](#)
- IX. — [Le cousin Guy, dilettante](#)
- X. — [Types d'autrefois et gens d'aujourd'hui](#)
- XI. — [Une gravure de modes qui se fâche](#)
- XII. — [La réponse de Jean-qui-Lit](#)



Jean-qui-Lit et Snobinet

À mon filleul, Alban.
L. M.

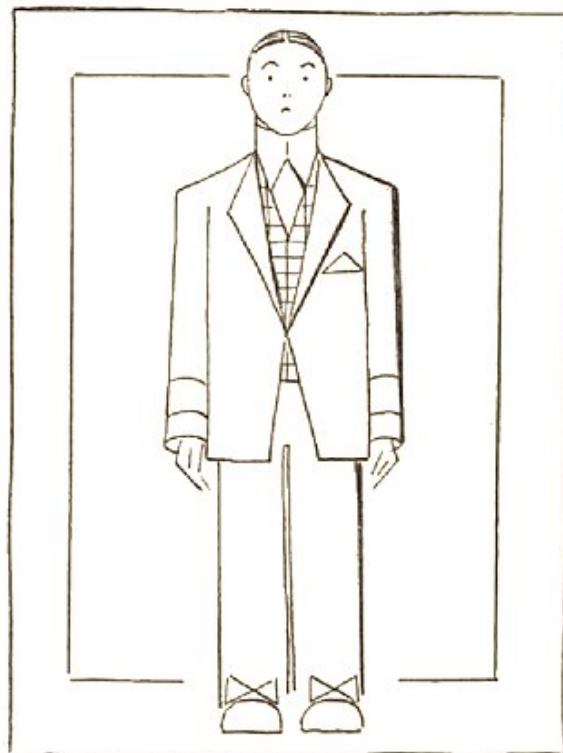


I

L'ultra-correct Snobinet et Jean-qui-Lit l'ébouriffé.

Snobinet est le jeune garçon le mieux peigné que l'on puisse voir. Sur le sommet de son crâne une raie bien droite divise en deux parties rigoureusement égales sa chevelure lissée, ratissée, parfumée. Il a un visage agréable qui serait plus agréable encore s'il ne s'appliquait à lui donner une expression un peu dédaigneuse, et sa mise est d'une correction irréprochable. Toujours tiré à quatre et même à cinq épingles, en comptant celle de sa cravate, il porte, non sans fierté, un veston dernier genre ouvert sur un joli gilet à carreaux, et son pantalon semble être en zinc tant il tombe raide sur ses souliers à bouts ronds.

Snobinet redresse la tête parce qu'il est un tantinet prétentieux, et aussi parce qu'il ne pourrait guère la tenir autrement, car il a le cou emprisonné dans un faux col haut comme un verre de lampe.



Si l'on voulait faire le portrait exact de Snobinet, il faudrait employer règle, équerre, tire-ligne et compas pour tracer géométriquement l'ellipse de son visage, les triangles scalènes des revers de son veston, le triangle rectangle du petit mouchoir mauve qui sort de sa poche gauche, les carrés de son gilet à damier, le losange de sa cravate, les lignes parallèles que font les jambes de son pantalon et les cylindres formés par ses manchettes et son faux col empesé. Deux demi-cercles figureraient le bout de ses souliers.

On devrait, au contraire, dessiner d'une main capricieuse les courbes les moins régulières et les lignes brisées les plus zigzagantes pour esquisser la silhouette de son inséparable camarade Jean, surnommé, Jean-qui-Lit parce que ce studieux collégien a toujours [un] livre à la main.



Mais par exemple Jean, bien que d'aussi bonne famille que Snobinet, est loin d'égaler son ami en élégance. Il se coiffe comme un chien fou et sa tenue est fort négligée.

D'abord, il oublie souvent de mettre ses bretelles, en sorte que le bas de sa culotte tombe en tire-bouchon sur ses chevilles, et comme, en lisant, il marche n'importe où sans regarder où il met les pieds, ses chaussures ne restent pas longtemps convenablement cirées.

Et puis, il a l'habitude de fourrer trop de livres dans les poches de sa veste. C'est une bonne idée de porter sur soi une bibliothèque complète, mais un vêtement sortant de chez le meilleur tailleur est quelque peu déformé quand on le garnit à gauche d'un dictionnaire et d'un traité de mathématiques, à droite d'un ou deux précis d'histoire avec une géographie universelle, sans compter plusieurs grammaires de langues différentes et quelques abrégés de sciences naturelles dans les poches intérieures, ce qui fait un estomac exagérément bombé.



Mais, pour rien au monde, Jean-qui-Lit ne se séparerait de ses chers bouquins, car il est avide d'apprendre et de savoir.

L'univers entier est l'objet de sa curiosité sans cesse en éveil et, nourrie de lectures perpétuelles, son imagination vive, fantasque, même dérégulée, vagabonde sans arrêt ni trêve.



En quelques instants, sa pensée a fait le tour des deux hémisphères, avec un petit voyage vers la lune et les planètes ; en moins d'un quart d'heure, son cerveau a évoqué l'histoire des hommes depuis les temps les plus reculés jusqu'à aujourd'hui, parfois jusqu'à demain.

Le professeur de grec l'a traité de « bibliophage », parce qu'il dévore la nourriture intellectuelle contenue dans les livres, comme certains sauvages sont anthropophages, c'est-à-dire mangeurs de chair humaine.

Dès qu'il a besoin d'un renseignement, vite ! il fouille dans sa bibliothèque, rayon poche gauche ou rayon poche droite, et avale vivement quelques lignes ou se régale d'une image. Ainsi il emmagasine pêle-mêle, dans sa tête ébouriffée, une quantité de documents instructifs sur une multitude de choses.

Nous n'oserions affirmer que ses notions historiques soient toujours d'une sûreté absolue, ses connaissances géographiques d'une exactitude rigoureuse, et qu'il ne se glisse point parfois dans ses aperçus sur la



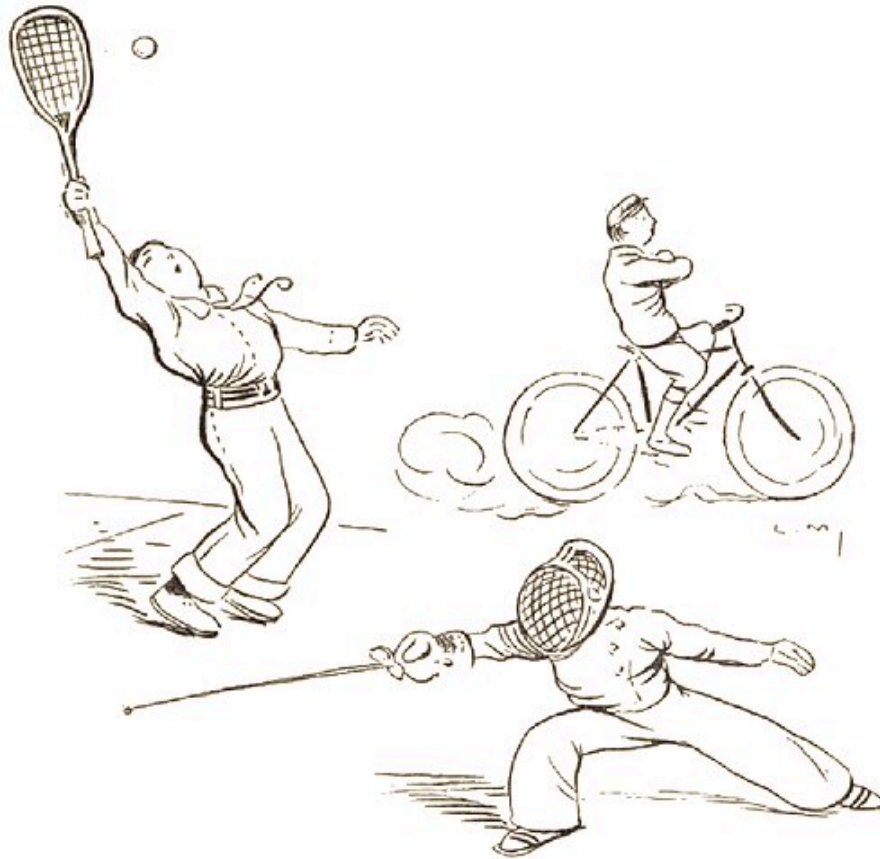
zoologie, la botanique ou l'astronomie, quelques erreurs à faire frémir un membre de l'Institut, mais ce jeune savant excelle à discourir sur mille et un sujets avec une verve intarissable, car il est fort bavard, en assaisonnant ses conférences de réflexions comiques, car il est extrêmement gai.

Snobinet, lui, écoute tout ça du haut de son grand faux col, en souriant avec condescendance de temps à autre : cet élégant personnage ne rit jamais aux éclats ; pouffer serait incorrect, vulgaire, et Snobinet tient à être, avant tout, correct et suprêmement distingué.

Les fantaisistes conversations de son ami lui semblent un peu folles. Il s'étonne qu'on puisse s'intéresser au passé ; seuls les gens d'aujourd'hui sont dignes de son attention, et, surtout, les gens d'un certain monde, le monde de Snobinet.

Quant aux habitants des divers pays du globe, ils existent probablement dans la brillante imagination de Jean-qui-Lit, ils habitent peut-être quelque part, mais c'est là-bas, au diable vauvert, très loin, et ils ne comptent pas, pour la bonne raison qu'ils ne sont pas Parisiens et que Snobinet est né à Paris, ce dont il tire une vanité vraiment excessive car, en somme, on n'a aucun mérite personnel à être venu au monde dans un endroit plutôt que dans un autre.

Cette indifférence orgueilleuse a d'ailleurs comme résultat que notre jeune ami est ignorant comme une carpe, ainsi qu'on a coutume de dire, ce qui est une insulte injustifiée qu'on fait aux carpes ; puisqu'elles sont muettes, personne n'a jamais pu vérifier l'étendue de leurs connaissances.



Mais en revanche, Snobinet est de première force au tennis, monte agilement à bicyclette, manie déjà le fleuret comme un petit Cyrano, s'y connaît fort bien en automobiles, sait quelques mots du jargon anglais qu'on emploie aux courses, et surtout n'a pas son pareil pour nouer irréprochablement une cravate, ce qui lui paraît une instruction suffisante pour faire figure de garçon vraiment moderne.

Car il estime qu'il faut être moderne et résume sa vocation en ces mots qu'il prononce d'un ton péremptoire, ces mots qui doivent, selon lui, peindre la devise d'un petit monsieur bien peigné, habillé d'un veston parfait et d'un pantalon aussi raide que du zinc :

« ÊTRE À LA MODE »

— « Comme le bœuf ! » répond souvent cet ébouriffé de Jean-qui-Lit, en rééditant une plaisanterie qui n'est pas très nouvelle, mais qui le fait toujours rire.





II

Le tour du monde en cinq minutes.

Dans l'appartement de ses parents, Snobinet a pour son usage personnel, une belle salle d'étude meublée de tout ce qu'il faut pour travailler confortablement : une grande table, un bon fauteuil, une bibliothèque bien garnie, un piano excellent.

Sur le mur, un tableau noir fait pendant à une superbe mappemonde coloriée et, au fond de la pièce, un large divan invite au repos et à la flânerie quand les devoirs sont achevés.

Au-dessus, notre petit sportsman a composé un panneau décoratif avec un masque, des gants d'escrime, deux fleurets et des raquettes de tennis.

Comme il n'aime guère l'étude, il se sert le moins possible du tableau noir, n'ouvre pas souvent le piano, jamais la bibliothèque et s'assied rarement devant la table. Dans le mobilier il préfère le divan sur lequel, pour l'instant, il est mollement allongé quand Jean-qui-Lit fait son entrée.

Celui-ci commence par bondir au tableau noir et, le bâton de craie aux doigts, écrit quelques calculs, tire les lignes de diverses figures de

géométrie, tout en causant, puis il tombe en arrêt devant la mappemonde et se met à rire, ce qui surprend fort Snobinet.

SNOBINET

Ça t'amuse à ce point-là, une carte de géographie ? À moi, ça me donne plutôt envie de bailler.



JEAN

Parce que tu ne sais pas regarder ; rien n'est plus comique que tous ces pays avec leurs formes bizarres de gens, d'animaux ou d'objets.

Tiens, l'Arabie a l'air d'un bonhomme en burnous qui serait assis sur ses talons et auquel l'Asie Mineure ferait un énorme turban.

Et Jean, allant et venant de la mappemonde au tableau noir, trace des cartes tout à fait divertissantes.



Par exemple :

La Suède et la Norvège, une espèce de gros ours qui descendrait du pôle nord en galopant pour dévorer la perruque de clown du pauvre petit Danemark.

L'Indo-Chine, la tête en bas, qui allonge la presqu'île de Malacca, comme

un bras, pour recommander aux îles de la Malaisie, Bornéo, Sumatra, Java, et cœtera d'être bien sages et de rester en Océanie.



JEAN
Je
vais
dessiner
l'Italie
qui,
comme on sait, a la forme d'une botte...

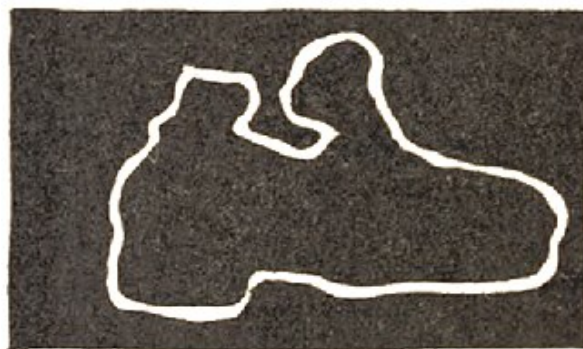


SNOBINET

D'une botte de quoi ?

JEAN

Pas d'une botte d'asperges, bien sûr, ni d'une botte de foin, d'une lourde botte à entonnoir pareille à celle que portaient les mousquetaires, et qui envoie un coup de pied à la Sicile...



La mer Noire est plus modeste : on dirait une gigantesque pantoufle !

Plus tard, je veux faire le tour du monde pour rendre visite aux gens qui habitent ces pays-là, aux gens de toutes les figures, de toutes les tailles et de toutes les couleurs,

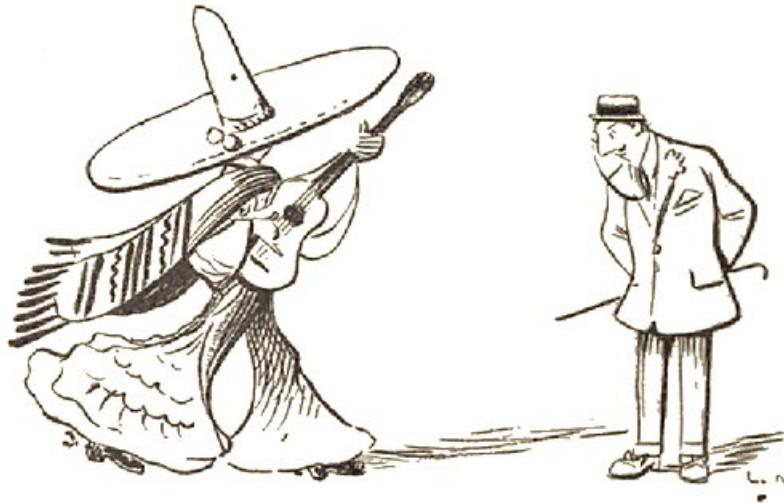


blancs, dorés, bruns, rouges, noirs, jaunes... J'irai en Amérique, je tiens à connaître les Peaux-Rouges qui



sont peints en vert, se plantent des plumeaux sur l'occiput et fument leur pipe dans des casse-tête, les immenses Patagons du Sud, les tout petits Esquimaux du Nord, les Canadiens, Colombiens, Vénézuéliens, Brésiliens, Péruviens, Chiliens, Boliviens et les Mexicains aux chapeaux

grands comme des tables de salle à manger et aux larges culottes qui finissent en jupes à volants.



SNOBINET (sentencieux).

Ils ne sont guère à la mode, tes Mexicains, on doit porter un chapeau à bords étroits et un pantalon tout droit.

JEAN

Que diras-tu alors des bonshommes jaunes de l'Asie, des Siamois qui se couvrent les jambes d'une ample pièce d'étoffe et se coiffent d'une pagode, ou des Indous qui se promènent en pantoufles, en caleçon et en bonnet de nuit ?

Et que vas-tu penser des insulaires de l'Océanie ? Ils n'ont presque pas de pantalons et s'empanachent de formidables diadèmes de plumes. Il est vrai que certains se parent de gilets à carreaux comme le tien, ou de bas écossais, seulement leurs gilets sont tatoués sur leur torse et leurs bas peints le long de leurs mollets...





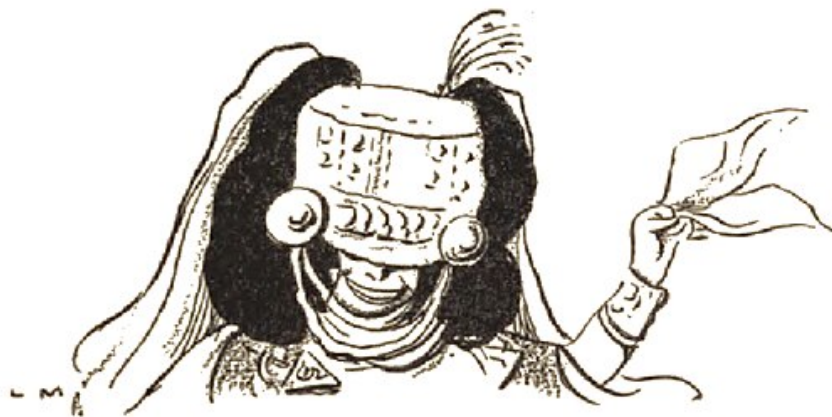
J'irai aussi chez les nègres d'Afrique : je veux voir les terribles Cafres avec leur petit canotier sur la tignasse, leur



pèlerine en peau de léopard, leurs boucliers, leurs lances empoisonnées,
les Sénégalaises en marmotte portant leurs



bébés sur le dos, les si grosses dames hottentotes qui ont l'élégante
tournure de sacs de pommes de terre, les femmes Kabyles aux turbans
démesurés et les féroces



Touaregs qui font du chamobilisme à travers le désert.



SNOBINET

Ah ! Jean ! assez de géographie comme ça ! Tous les gens qui n'habitent pas l'Europe sont des sauvages et les sauvages ne m'amuse pas. Tiens ! revenons à des sujets plus parisiens : écoute un peu la dernière valse à la mode.

Et, ouvrant le piano, Snobinet se met à jouer, — avec des fausses notes d'ailleurs, car ses études musicales ne sont guère avancées, — quelques mesures ; mais Jean, qui n'a pas terminé son tour du monde, l'interrompt :

— Mes sauvages ! mes sauvages ! n'empêche, mon vieux, que s'il n'y avait pas d'Amérique, d'Afrique, d'Océanie, s'il n'y avait pas de sauvages, on ne fabriquerait pas de pianos.

SNOBINET

Hein ?

JEAN

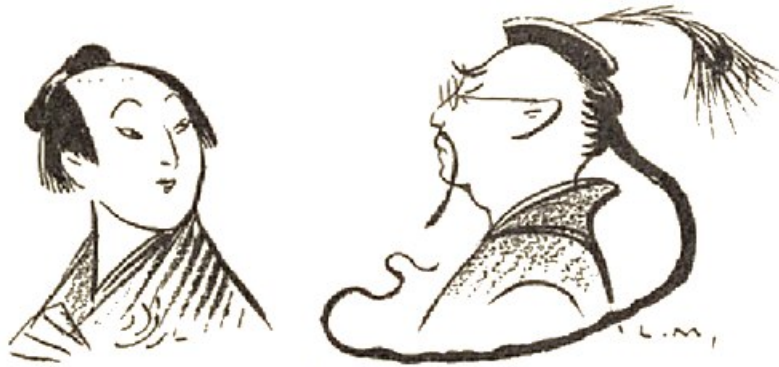
Naturellement, puisque les touches blanches sont de l'ivoire, de la défense d'éléphant ou de la dent d'hippopotame et que les noires sont de l'ébène. C'est en Afrique qu'on chasse les éléphants ou les hippopotames et le bois d'ébène pousse chez les Canaques de la Nouvelle-Calédonie, des colosses barbus avec un bonnet de cheveux crépus, qui portent une hache de

pierre et un tablier blanc comme les sapeurs qu'on voit sur les images d'Épinal.



Sans compter que ton panio est en palissandre, un produit du Venezuela.

Mais, tout Parisien que tu es, tu marches en ce moment sur un tapis tissé par les Persans, et tu bois à cinq heures (five-o'clock, comme tu dis en anglais) du thé cueilli par les Chinois, auquel tu mélanges un peu de rhum de la Jamaïque, dans des tasses de fine porcelaine fabriquées par les gentils Japonais qui habitent des maisons en papier au milieu de jardins fleuris.



Et plus tard, quand tu fumeras des cigares, tu exigeras qu'ils viennent directement de la Havane.

— Tiens, dit Snobinet pour faire taire le fougueux géographe, prends donc un chocolat. Et il lui tend un sac de bonbons. Mais Jean-qui-Lit est lancé et récite avec volubilité :

— Le chocolat est un composé de cacao et de sucre. Le cacao se récolte au Brésil et à Madagascar et la canne à sucre est le plus bel ornement de l'île de la Réunion et de celle d'Haïti.

Ces derniers renseignements, Jean vient de les sortir de la poche gauche de sa veste, la poche gonflée par le dictionnaire qui ne le quitte jamais.





III

Les hommes « chics ».

Les deux amis ont passé sur le balcon de la salle d'étude. Dans la rue, les gens défilent, les autos roulent en ronflant. De temps en temps, le passage d'un autobus fait trembler toute la maison.

— Mais enfin, toi, dit Jean, toi que rien n'amuse dans le passé et qui, dans le présent, ne veux connaître que ton Paris et crois que l'univers est borné à l'ouest par le bois de Boulogne, à l'est par le bois de Vincennes, avec Saint-Ouen au nord et Montrouge au sud, qu'est-ce que tu comptes faire plus tard, quand tes études seront finies, si toutefois tu te décides un jour à les commencer ? Dis-moi un peu si tu as une vocation arrêtée pour quelque chose ?

Snobinet se recueille un instant puis d'un air profond, laisse tomber ces paroles définitives :

— Moi, je veux être un « homme chic ».

JEAN

On peut être un homme chic de bien des façons, un chic artiste, un chic savant, un chic philosophe.

SNOBINET

Un homme chic, tout court, très chic.

JEAN

Et qu'est-ce que ça fait, un homme chic ?

SNOBINET

D'abord, ça conduit des automobiles.



JEAN

Comme ce gentleman que voilà ?

Et Jean désigne un chauffeur de taxi-auto, de mine assez vulgaire, qui pilote une voiture aux roues crottées.

SNOBINET

Ah ! non, j'aurai, moi, une belle voiture.

JEAN

Et où iras-tu avec ta belle voiture ?

SNOBINET

Aux courses. Les messieurs chics vont tout le temps aux courses avec une lorgnette en bandoulière et un petit carton qui pend à la boutonnière de leur pardessus.



JEAN

J'ai vu, en venant ici, des personnes qui partaient pour les courses, dans un auto-car. À l'arrière de la voiture, perché sur le marchepied, un individu braillait : « Voilà pour Longchamp ! » Je ne me serais jamais douté que les gens empilés là-dedans étaient des dames et des messieurs chics !



Sans prêter attention aux taquineries de Jean, Snobinet continue à exposer ses rêves d'avenir.

SNOBINET

Au retour des courses, je me rendrai à mon cercle.

JEAN (de mémoire).

Cercle : surface plane limitée par une circonférence.

SNOBINET

On prononce « cleub ».

JEAN

Ah ! club...

SNOBINET

On prononce *cleub*.

JEAN (moqueur).

Bon ! dorénavant je dirai un mètre *queube* et de la pâte de *jeujeube*. Et que feras-tu à ton « cleub » ?

SNOBINET

Je jouerai aux cartes.

JEAN

Tu aimes les cartes ?

SNOBINET

Quand ça n'est pas des cartes de géographie. Jouer aux cartes, c'est très « chic ».

JEAN

Snobinet, regarde donc là-bas, de l'autre côté de la rue, ces quatre clubmen en blouse blanche assis à la terrasse d'un marchand de vins ; ils font une partie. De loin, on les prendrait pour un quatuor de maçons.



SNOBINET

Tu m'ennuies, Jean. Enfin, un homme à la mode...

JEAN (pour n'en pas perdre l'habitude).

Comme le bœuf.

SNOBINET

Oui, comme le bœuf, vieux maniaque ; un homme à la mode doit être clubman et sportsman. Je pratiquerai donc tous les sports, depuis l'escrime jusqu'à l'aviation, en passant par le tennis, le golf, le polo et y compris la boxe.

JEAN

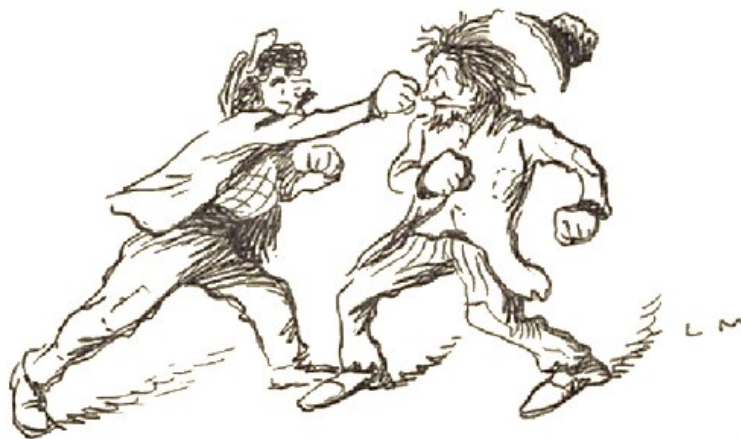
La boxe est un sport « chic » ?

— Très... répond Snobinet en rentrant dans l'appartement.

Mais Jean-qui-Lit, resté sur le balcon, rappelle vivement son élégant camarade.

— Snobinet ! eh ! Snobinet ! dépêche-toi de venir voir-deux messieurs chics !

Sur le trottoir de la rue, au milieu de badauds rassemblés, un porteur de journaux administre une magistrale volée de coups de poings à un ramasseur de cigares.





IV

En route pour l'Olympe.

La chambre de Jean-qui-Lit n'est pas, à beaucoup près, aussi bien rangée que la salle d'étude de Snobinet. Il l'appelle tantôt son « cabinet de travail », tantôt le « Capharnaüm » parce que tout y est en désordre, ou la « Tour de Babel », vu qu'on y étudie le latin, le grec, l'allemand, l'anglais, ou aussi « l'Olympe ».

En effet, le long du mur, Jean, que la mythologie intéresse beaucoup, a collé une série d'images découpées ça et là et qui représentent la collection complète des dieux antiques.

C'est devant ces nobles personnages que pour le moment, en revenant du collège, comme Snobinet l'a accompagné, il fait à son camarade un grand discours, dicté d'ailleurs par sa fidèle amitié.

— Vois-tu, Snobinet, il ne faut mépriser personne. Pour ta part, tu as eu tort de traiter l'histoire de ces gens-là avec une indifférence qui friserait le dédain, si le dédain avait des cheveux. Tu as vexé Jupiter et les autres, ils ont dû se venger car tu viens, ô honte ! d'être le dernier de la classe en mythologie.

Tu deviendras peut-être un mondain fort distingué plus tard, mais, ce matin, tu as carrément, sauf ton respect, passé pour un cancre.

Toi qui aimes ce qui est « chic », trouves-tu si chic que ça d'occuper une place assez peu honorable et, quand tu seras un sportsman, que tu iras sur les champs de courses, réserveras-tu une estime particulière aux chevaux qui arriveront au but un quart d'heure après les autres ?



Pour en revenir à la mythologie, tout le monde s'est moqué de toi quand le professeur a lu à haute voix quelques extraits de ta composition.



Tu as raconté des histoires ridicules, confondu Cyclopes avec cyclistes, la déesse Diane avec la diane que sonnent les clairons et que battent les tambours pour réveiller, dès le potron-minet (et non patron-minette), les braves pioupious.



Tu as gravement écrit qu'Atlas, le géant qui porte sur ses robustes épaules le globe du ciel, était un recueil de cartes géographiques.



Tu as pris le Mercure de l'Olympe pour le mercure qu'on met dans les baromètres, le dieu Terme pour le patron des propriétaires et la charmante Pandore pour un gendarme, parce que tu t'es souvenu d'une chanson célèbre dont le refrain est :

« Brigadier, répondit Pandore.

« Brigadier, vous avez raison ! »



Toi, tu n'avais pas raison, parce que Pandore est une femme qui fut envoyée sur la Terre, dit la légende, par Jupiter avec une boîte mystérieuse dans laquelle étaient renfermés tous les maux ; une boîte, entre parenthèses, qu'on a eu bien tort d'ouvrir.



Toi, un futur sportsman, tu ne connais pas Pégase, le cheval aéroplane, tu ignores Dédale et Icare, ces précurseurs de nos aviateurs modernes !



Quant à Castor, que chacun sait être le frère jumeau de Pollux, tu l'as irrespectueusement traité d'animal velu dont le poil sert à fabriquer des chapeaux !

— On n'a pas besoin, dit Snobinet, de connaître tous ces gens-là pour être un homme du monde.

— Je conviens, répond Jean, qu'ils ne font pas partie des relations de nos parents et n'ont pas coutume de fréquenter dans les salons contemporains ; mais n'empêche que si l'on parlait devant toi des trois Parques qui filaient la destinée des humains, l'une tenant la quenouille, l'autre le fuseau, et la dernière coupant le fil avec ses grands ciseaux, et si, au lieu de dire que les Parques s'appelaient Clotho, Lachésis et Atropos, tu leur donnais les noms de Parc Monceau, Parc Montsouris ou Parc des Buttes-Chaumont, ce serait peut-être fort parisien, mais on te considérerait comme un ignorant.



Mon vieux, jette un coup d'œil sur ma galerie et, en leur faisant tes excuses, apprends à connaître les noms de ces divinités allégoriques dans lesquelles les anciens ont personnifié poétiquement les phénomènes de la nature, les métiers, les arts, ou les travaux des hommes.

Et voilà Jean qui fait un cours de mythologie dans lequel les souvenirs de ses lectures se mêlent aux inventions comiques et aux joyeux commentaires fournis par son imagination fantasque.

Nous allons résumer cette curieuse conférence.





V

La mythologie grecque racontée par le professeur Jean.

Les poètes racontent que sur le sommet du mont Olympe, dont la cime se perd dans les nuages, sont bâtis les palais habités par les dieux.

Le grand maître de l'Olympe c'est Jupiter, un monsieur pas commode, qui brandit le tonnerre dans sa main formidable et fait trembler tout l'Univers en fronçant seulement le sourcil gauche.

Il gouverne le ciel et la terre, ce qui ne représente pas une petite affaire. Un aigle gigantesque lui sert de pigeon voyageur et la gracieuse Hébé, déesse de la jeunesse, est chargée de verser dans sa coupe profonde le nectar, boisson délicieuse.

Junon, épouse du tonitrueux souverain, une majestueuse personne orgueilleuse et acariâtre est le plus souvent suivie d'un paon, oiseau qui lui ressemble parce qu'il a un manteau brillant et un cri désagréable.



Les deux frères de Jupiter, Neptune et Pluton, sont l'un roi des Océans et l'autre empereur des Enfers.

Neptune est un rude marin à grande barbe verte ; il ne faudrait pas le prendre pour le dieu de la cuisine sous prétexte qu'il brandit une fourchette ; cette fourchette est un trident de pêcheur qui lui sert de sceptre.





À la mi-carême il monte avec Amphitrite, sa femme, sur un char traîné par des chevaux à queue de poisson et navigue à travers ses liquides États au milieu d'un cortège de gracieuses Néréides et de Tritons nageurs qui sonnent de la trompette en soufflant dans des coquillages.



Voici l'inferral et rébarbatif Pluton. Auprès de lui jappe le concierge de son ténébreux Empire, le hargneux Cerbère, un chien qui a trois têtes, une de bouledogue, une d'épagneul et une de caniche.

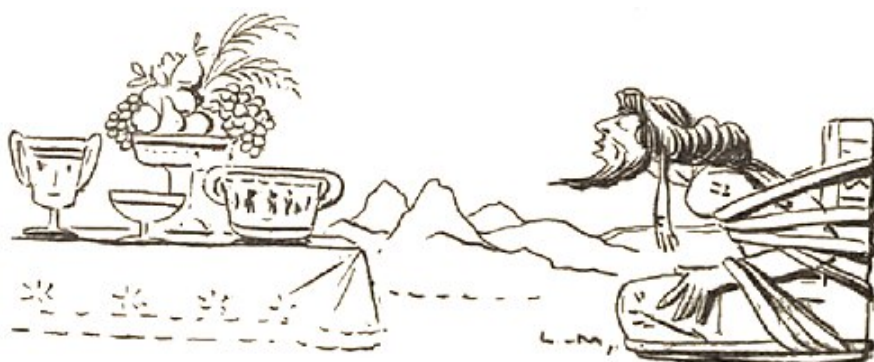
Quand ce terrible portier veut bien laisser passer les visiteurs auxquels le vieux batelier Charon a fait traverser le Styx, un fleuve d'encre, on rencontre, au milieu d'un paysage désolé, les farouches Erinnyes, Alecto,



Mégère et Tisiphone, ces affreuses furies qui ont des boas autour du cou et des vipères sur la tête.

On voit aussi Ixion, l'éternel écureuil, tournant dans sa roue, Sisyphe poussant « sur un chemin montant, sablonneux, malaisé » comme dit La Fontaine, un gros rocher très lourd qui redescend tout le temps et ce pauvre Tantale qui est condamné à une bien dure peine.

Son supplice est célèbre. Tantale est ficelé sur une chaise à trois mètres d'une table sur laquelle son dîner est servi et se refroidit depuis des années et des années sans qu'il ait encore pu goûter à son potage.



La femme de Pluton, Proserpine, est rarement chez elle. Le séjour de l'obscur Tartare est si triste qu'elle préfère passer la moitié de l'année à la campagne, sur la terre, chez sa maman Cérès, la belle moissonneuse qui ressemble à la République avec sa couronne d'épis de blé.



Passons aux nombreux enfants de Jupiter :

Mars est militaire, il est le dieu du vacarme et du tumulte des combats. Précédé de la Discorde, une vilaine chauve-souris, ce tapageur marche à grand fracas, couvert de son bouclier d'airain et agitant le plumet de son haut casque d'or. Il a des bottes en fer.

Mercure court plus légèrement, il a des ailes aux talons de ses souliers. Il a choisi le commerce et, le caducée à la main, il fait les commissions et porte les messages des autres dieux.

Le bel Apollon aux cheveux en rayon de soleil, chante de façon agréable, compose des vers harmonieux et joue de la lyre en virtuose. Il est un peu médecin ainsi que son fils Esculape qui, s'il faut en croire les sculpteurs, paraît beaucoup plus vieux que son père, phénomène vraiment extraordinaire.



La sœur d'Apollon, Mademoiselle Diane, car elle n'a jamais voulu se marier, passe ses journées à la chasse, courant les champs et les bois avec les nymphes ses compagnes, vêtue comme elles d'une jupe courte et chaussée de guêtres. Le carquois à l'épaule elle poursuit le gibier en lui décochant les flèches de son arc fait du croissant de la lune.



Vulcain est maître de forges. Il fabrique les armes de Mars et la serrurerie des palais de Jupiter. Aidé par les fameux Cyclopes qui n'ont qu'un œil au milieu du front, il tape sur son enclume si fort qu'il est souvent la cause des tremblements de terre, et la fumée de ses ateliers sort par le cratère des volcans. Toujours crasseux, la barbe hirsute, les cheveux en broussailles, traînant la jambe, c'est le plus laid des immortels, et cependant il est le mari de la plus belle des déesses, Vénus, blanche comme l'écume de la mer d'où elle naquit un matin de printemps au milieu d'un vol de colombes, Vénus aux cheveux blonds, à la robe splendide, à la ceinture de pierres précieuses, une dame des plus élégantes et fort coquette.

Austère au contraire, le sage Minerve préside à l'étude, aux sciences, aux arts. Son aspect est celui sous lequel on représente d'ordinaire l'Académie française ; aussi en l'honneur de cette calme divinité qui s'habille en

guerrière bien qu'elle ait l'âme pacifique ; les placides savants de l'Institut, aux jours de gala, ceignent martialement une épée et portent un bicorné de général.

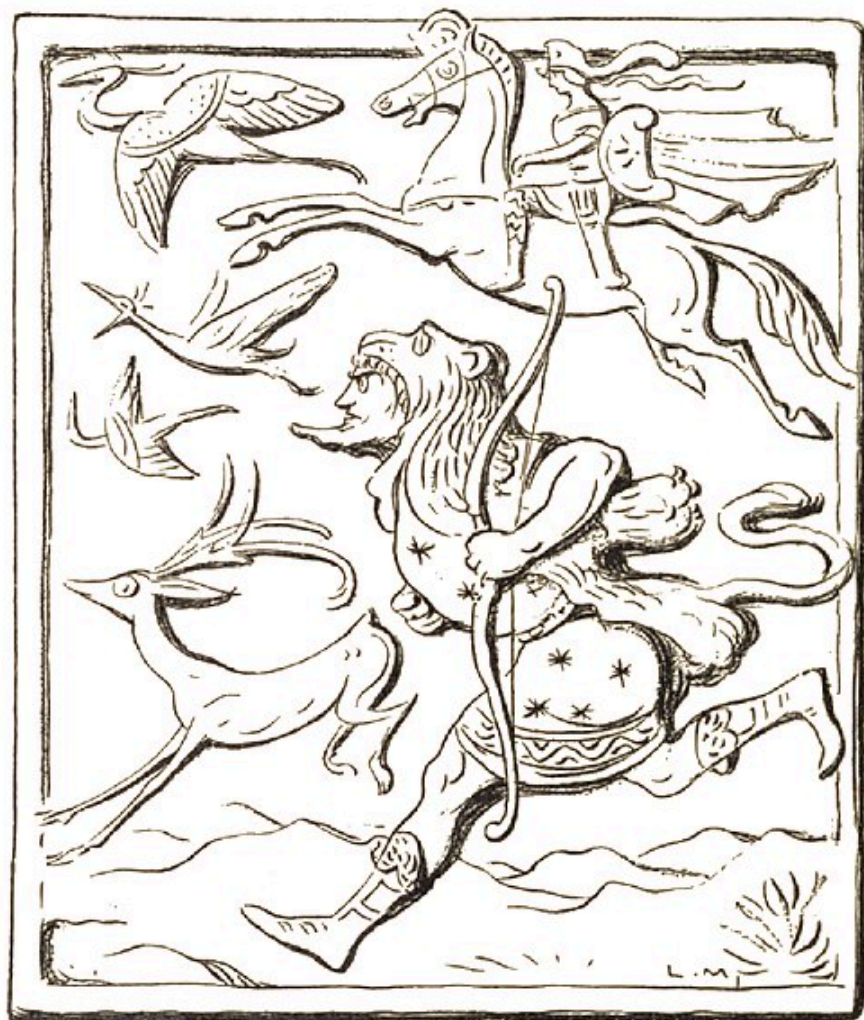


Mais saluons le prodige de la famille, Hercule, l'homme fort. Il bat tous les records. Après avoir, bel exemple à imiter, choisi le chemin que lui montrait la Vertu plutôt que



la route où le Vice l'invitait à s'engager, il vient à bout de douze travaux
à jamais légendaires et l'arc, la massue et même le balai au poing, réduit en
salade, en marmelade,

en chair à pâté, lions, hydres à sept ou huit têtes, taureaux,



sangliers, dragons, géants à triple torse, et court, sur ses deux jambes, plus prestement que les biches à quatre pattes, ou dépasse les Amazones qui ont six pieds en comptant ceux de leurs coursiers rapides.

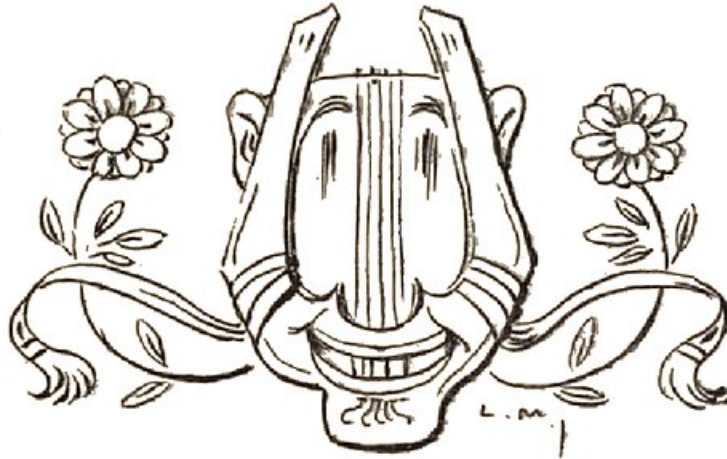


Et le mauvais sujet a nom Bacchus. Ce dieu de la vigne couronné de grappes de chasselas, entraîne à sa suite un bruyant défilé de gens bizarres d'une tenue désordonnée et d'une anatomie déconcertante. Satyres à mollets de chèvre, ou Centaures à croupe de cheval.

Les compagnons de Bacchus ont l'humeur folâtre, l'allure capricieuse et la voix retentissante, ils chantent, hurlent, gambadent, font un charivari assourdissant, et le gros Silène, père nourricier du monarque des treilles, conduit le cortège à califourchon sur son âne, ainsi que Sancho Pança, au

milieu d'une ronde de bacchantes échevelées qui gesticulent comme des folles et jouent des cymbales en dansant la farandole.





VI

Les Muses n'amuse pas Snobinet.

Pour écouter la fin de la conférence de Jean-qui-Lit, notre Snobinet s'est installé dans un fauteuil, les deux jambes allongées sur une chaise.

Maintenant on en est aux Muses et Jean décrit les unes après les autres les neuf filles de Mnémosyne, déesse de la mémoire, les neuf sœurs qui personnifient, charmantes allégories, les beaux arts ou les belles sciences et qui s'entendent si bien entre elles, ce que ne font pas toujours les littérateurs, les auteurs dramatiques et les musiciens qu'elles inspirent.

Clio, professeur d'histoire (qu'il surnomme la « cueilleuse de dates ») avec ses manuscrits roulés qu'elle range dans une sorte de carton à chapeaux.



Euterpe, la charmeuse, qui guide le génie des compositeurs d'opéras en soufflant dans une double flûte : d'un côté sortent les paroles, de l'autre la musique.



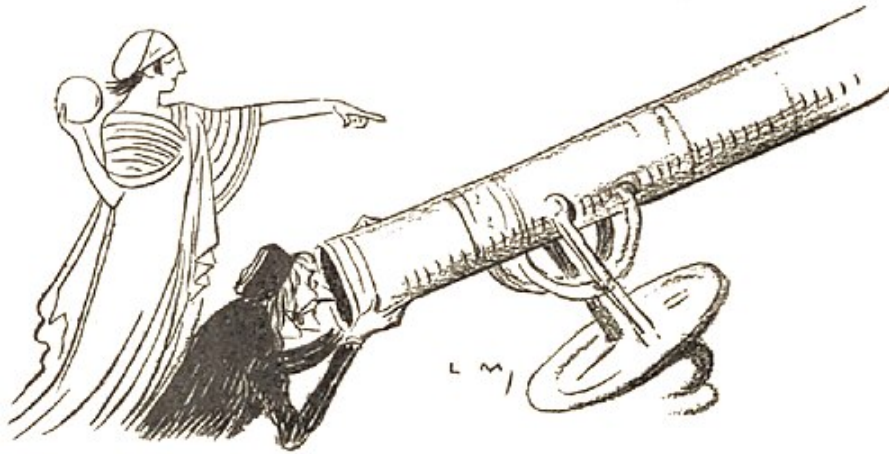
La tendre Erato, grattant mélancoliquement les cordes de sa lyre à l'oreille des languoureux auteurs de plaintives élégies.



Puis les deux premiers prix du Conservatoire de l'Olympe : Thalie, classe de comédie, et Melpomène, classe de tragédie ; la farouche Melpomène se grandit par les hautes semelles de ses cothurnes tandis que la souriante Thalie porte comme Perrette « cotillon simple et souliers plats ».



Terpsichore, la ballerine « qui se réjouit aux danses ». La sévère Polymnie « qui aime les chants héroïques » et qui doit être frileuse car on la montre toujours enveloppée jusqu'aux oreilles dans son grand manteau.



La céleste Uranie, amie des astronomes qui passent leurs nuits à braquer sur les étoiles des télescopes longs comme des canons.

Jean poursuit en saluant Calliope, muse de l'éloquence, des discours interminables qu'on prononce en agitant les bras et en buvant entre chaque période une gorgée d'eau sucrée (quand toutefois on n'a pas renversé la carafe au cours d'une trop véhémence apostrophe).



Et il va passer aux personnages de moindre importance, les demi-dieux, les Héros. Il est à craindre qu'il ne raconte tout au long à son auditeur silencieux l'expédition de Jason et des Argonautes à la conquête de la

Toison d'or, ou, jour par jour, la guerre de Troie qui dura dix années, quand un ronflement sonore interrompt l'orateur.

Snobinet est profondément endormi.

— Ohé ! Ohé ! Snobinet !

— Quoi ? dit le ronfleur réveillé en sursaut. Où sommes-nous ?

— Dans l'Olympe... et Morphée, fils du sommeil et « Artisan des songes » vient à l'instant de se changer en fauteuil pour te prendre dans ses bras, répond Jean-qui-Lit un peu vexé.





VII

Les animaux « chics » et les animaux « pas chics ».

Snobinet se croit un petit homme du monde parce qu'il estime que les meilleures opinions sont les opinions toutes faites ; on n'a pas besoin de se creuser la tête pour les inventer, et il prétend qu'elles ont cours dans la bonne compagnie où l'on a coutume de les exprimer en des phrases convenues qui sont d'un usage quotidien dans la conversation entre gens bien élevés.

Il dit par exemple :

« Le lion est le roi des animaux ;

Le chien est l'ami de l'homme ;

Le chameau est le vaisseau du désert ;

Le homard est le cardinal des mers ;

Le cheval est la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite... »

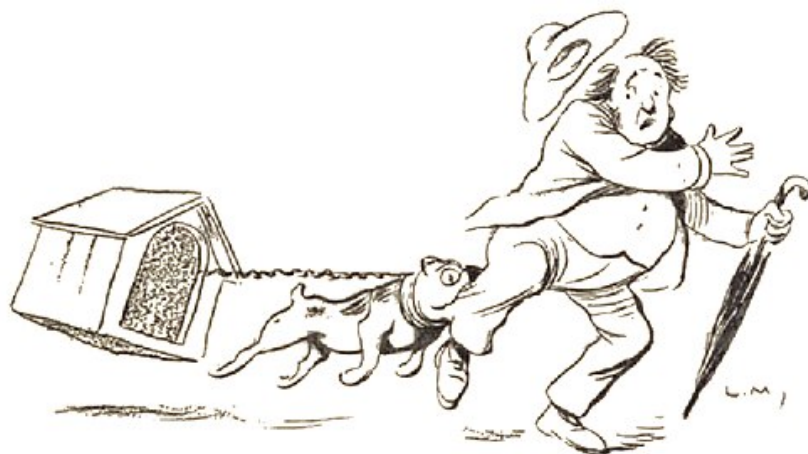
Et cætera, et cætera...

Ces affirmations traditionnelles et banales ont le don d'exaspérer Jean qui, par esprit de contradiction et parce qu'il tient à professer sur toutes

choses des idées à lui, cherche le plus souvent à démontrer à son camarade que « c'est pas vrai » ; que le homard ne peut passer pour le cardinal des mers que lorsqu'on l'a fait cuire puisque, vivant, il n'est pas rouge ; que la plus noble conquête de l'homme,



manquant d'égards pour son conquérant, le jette irrévérencieusement à terre par-dessus ses oreilles ; que le chien ne se gêne pas pour mordre à beaux crocs dans les mollets de l'homme, ce qui n'a jamais passé pour une marque d'amitié.



Quant au chameau, « vaisseau du désert », le dessinateur le plus habile en ferait tout au plus un « bateau qui aurait des jambes », comme dans la

chanson, mais le représenterait difficilement sous la forme d'un transatlantique.



Au surplus, Jean est bon garçon et ça l'agace d'entendre Snobinet traiter avec mépris certaines braves bêtes, sous prétexte que ce ne sont pas des « animaux chics ».

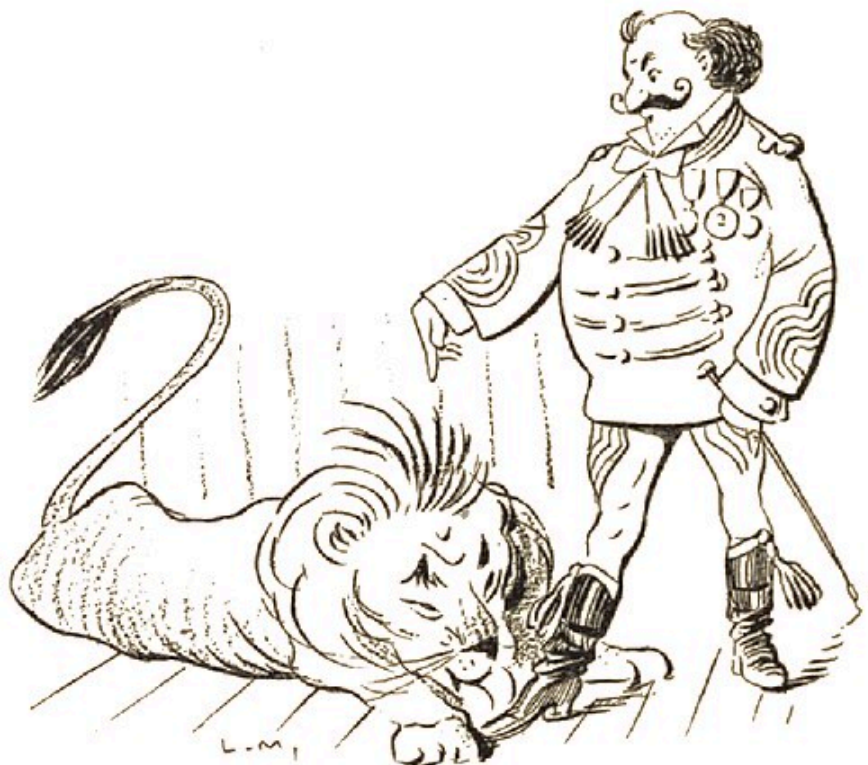
Voilà pourquoi nos deux amis, en promenade dans les allées de la Ménagerie, au Jardin des Plantes, sont en grande discussion devant les lions, les tigres et les léopards.

JEAN

Tiens ! le voilà ton « roi des animaux ». Il est vraiment un peu déchu et piteux derrière ses barreaux.

SNOBINET

C'est un animal noble et indomptable.



JEAN

Ne crois donc pas ça ! Il suffit d'avoir une grosse moustache cirée, de s'habiller d'un dolman à brandebourgs, d'un pantalon collant, et de le cravacher ferme pour qu'il vienne vous lécher les bottes. On lui fait faire l'imbécile et le clown à travers des cerceaux, on fourre la tête dans sa gueule sans qu'il proteste.

SNOBINET

Il rugit...



JEAN

Il ne dit rien du tout ! C'est un domestique du dompteur, derrière la cage ou le lion et son maître jouent tous les deux les paillasses, qui souffle dans un verre de lampe.



Et ton tigre royal, là, aplati sur le plancher de sa cabane, a-t-il assez l'air d'une descente de lit ? Sans compter qu'il n'a aucune éducation pour un animal de race souveraine, il bâille sans mettre sa patte devant sa mâchoire !

Et Jean fait un pied de nez au tigre royal et conduit Snobinet devant l'enclos où un cerf à favoris de maître d'hôtel dresse son front imposant en regardant le public avec des yeux de myope.

JEAN

Et celui-là, est-ce un animal « chic » ?

SNOBINET

Oh ! oui ! songe donc qu'il y a des maisons où, dans la salle à manger, on accroche sa tête au mur entre les portraits de famille.

JEAN

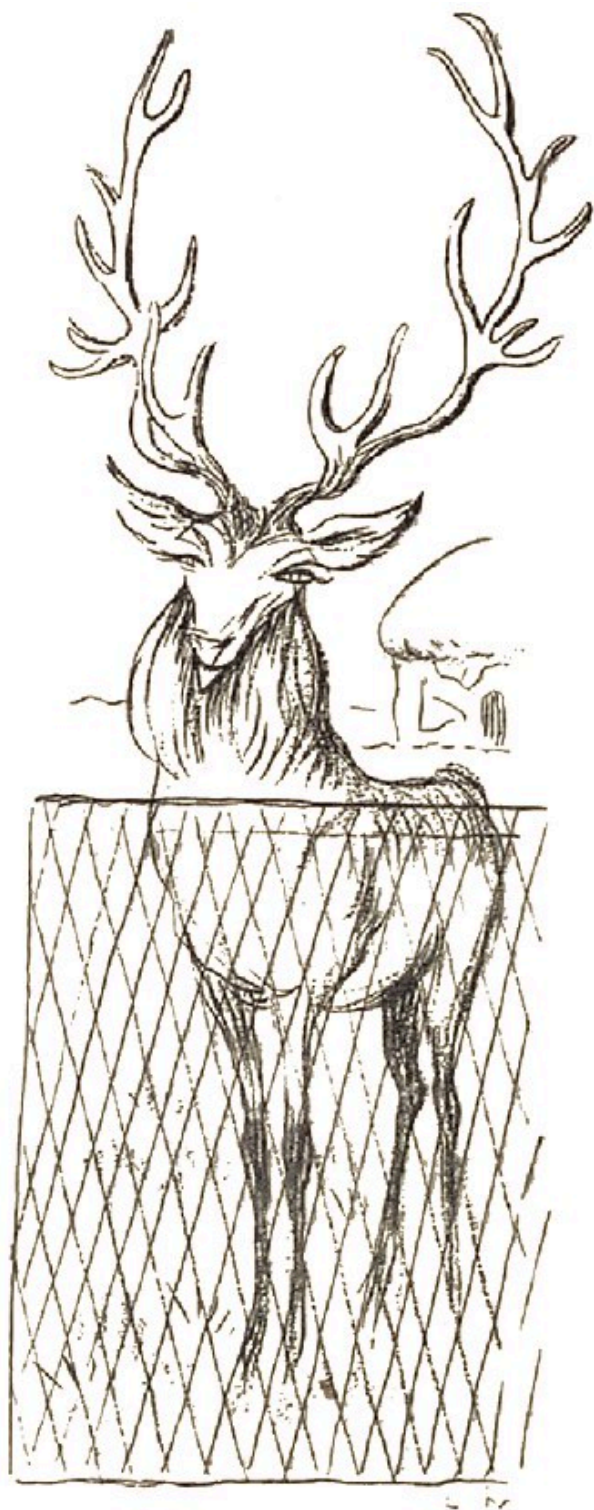
Et le pied de sa femelle, la biche, au cordon de la sonnette.

SNOBINET

Il a l'air hautain.

JEAN

C'est de la prétention. Au fond, il est peureux comme un lièvre. Dès qu'il entend des cavaliers en habit rouge jouer du cor de chasse, il se sauve, et au galop encore !





On lui court après, on l'attrape, et il finit, la tête en bas, pendu ignominieusement par les pattes à la devanture d'un marchand de comestibles, ni plus ni moins qu'un simple lapin qui, lui, ne fait pas tant de manières et ne dévisage pas les gens de toute sa hauteur.

D'ailleurs, si pour être un animal « chic » il faut se pousser du col, à la girafe le premier prix ! Chez quel chemisier devra-t-elle se faire habiller, celle-là, si elle est obligée de se mettre en toilette de soirée ?



SNOBINET

Le cerf est fier parce qu'il a des cornes superbes.

JEAN

Le colimaçon aussi a des cornes mais, modeste et discret autant que complaisant, il ne les sort que si on lui demande :



« Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes », et ce mollusque débonnaire ne se froisse même pas d'être accusé de n'y voir que d'un œil.

SNOBINET

Alors indique-moi donc un animal que tu trouves « chic ».

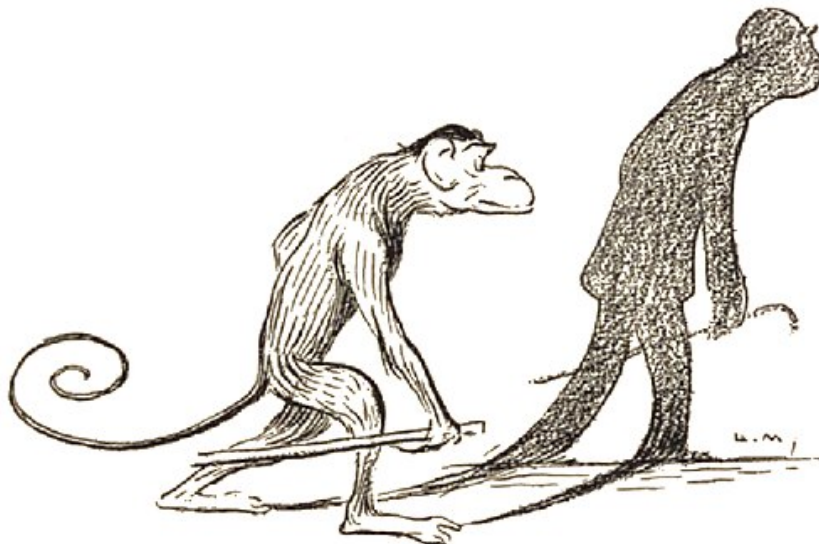
JEAN

On va chercher ça.

Et nos deux garçons, continuant leur excursion, arrivent devant la maison des singes. Jean s'arrête :

— Dis donc, Snobinet, est-ce à la mode d'avoir une raie au milieu du front, d'avancer le menton et de marcher le cou tendu, les épaules voûtées, en balançant sa canne de la main droite ?

Snobinet convient que cette allure passe pour la plus distinguée qui soit.



— Voilà un quadrumane d'une distinction parfaite, dit Jean en désignant un petit singe qui, avec un sérieux imperturbable, un court bâton à la patte, longe le grillage de sa prison en se tenant exactement comme Snobinet quand il veut faire du genre.

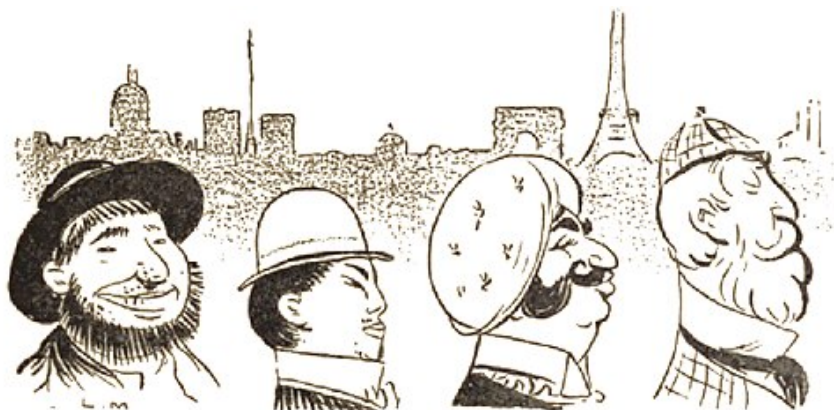
Et, au retour, Jean-qui-Lit avoue qu'il préfère le veau au léopard, le mouton à la panthère, le porc au rhinocéros, la sole frite au requin, et, en fait de volatiles, il affirme que l'aigle est peut-être un oiseau « chic », mais qu'il ne vaut pas le canard, surtout quand celui-ci est encadré de petits pois, ou même de navets, ni la dinde lorsqu'elle est bien bourrée de marrons.

C'est un peu de la philosophie de gourmand. Mais il conclut, non sans sagesse, qu'il en est des animaux comme des gens, que les plus brillants ne sont pas toujours les plus intelligents, qu'un paon est bête comme une oie et que certains papillons aux ailes somptueuses lui paraissent moins intéressants et moins utiles qu'un ver à soie.

Et comme Snobinet fait sa moue dédaigneuse en déclarant que cette « vilaine chenille » le dégoûte, il se fait coller net par un argument sans réplique :

— Snobinet, s'il n'y avait pas des vilaines chenilles pour produire la soie et de pauvres ouvriers mal vêtus pour la travailler, tu n'aurais pas au cou cette belle cravate verte et rose.





VIII

Les Parisiens de Paris.

En revenant de la promenade, Jean a dîné chez Snobinet et, au sortir de table, pendant que les grandes personnes sont restées au salon, les deux camarades ont passé dans la salle d'étude où ils bavardent de leur côté.

Snobinet a pris sa place favorite sur le divan, Jean qui affectionne les postures fantaisistes est affalé dans le fauteuil, les deux pieds plus hauts que la tête.

JEAN

J'ai bien dîné.

SNOBINET

Tu vois que ce qu'on mange à Paris est tout de même meilleur que la nourriture qu'on t'offrirait si tu étais chez tes fameux sauvages des cinq parties du monde.

JEAN

Hé, hé ! mon vieux, il y avait, au dessert, des bananes qu'on n'a certes pas cueillies sur la place de l'Opéra, non plus que les mandarines ; ces fruits-là se récoltent dans les pays chauds, chez « mes » sauvages. Et tu as fort apprécié certain gâteau de riz à la vanille, riz d'Indo-Chine et vanille de

Madagascar. À Paris, qui est une ville magnifique, j'en conviens, on n'aurait pas grand'chose à se mettre sous la dent si l'on devait se contenter de ce qui pousse sur le pavé de bois des chaussées, l'asphalte des avenues ou le bitume des trottoirs : tout ce qu'on mange, tout ce qu'on boit vient d'ailleurs. Ce soir, on a servi comme hors-d'œuvre du saucisson de Lyon, des sardines de Nantes, des anchois de Norvège et du beurre de Normandie. La poularde était du Mans, les truffes venaient de Périgueux, le jambon de Bayonne et, avec le pâté d'Amiens, la salade était assaisonnée avec de l'huile d'olives de Nice et du vinaigre d'Orléans.

Sans reparler du savoureux gâteau de riz, à la fois asiatique et africain, j'ai vu passer, au dessert, du fromage de Coulommiers, des pruneaux de Tours, du pain d'épices de Dijon, du miel de Narbonne, du nougat de Montélimar et des berlingots à la menthe baptisés « Bêtises de Cambrai » qui m'ont prouvé qu'à Cambrai les confiseurs n'étaient point si bêtes que ça. Toi-même, Snobinet, tu as bu du vin de Bordeaux et même de Bourgogne et tu as redemandé deux fois du Champagne.



Mon bon, on dresserait une carte de France rien qu'avec le menu du dîner de ce soir, et Paris ne serait qu'un petit point sur cette carte-là.

SNOBINET (doctoral).

Paris est la capitale de l'Univers ; les Parisiens sont les premiers en tout.

JEAN (malicieux).

Snobinet ! Snobinet ! tu es Parisien et, en classe, tu es souvent trente-quatrième sur trente-quatre.

SNOBINET (entêté).

Il n'y a *que* les Parisiens !

JEAN (non moins entêté).

Il n'y a *pas* de parisiens !

SNOBINET

Qu'est-ce que tu dis ? Il n'y a pas de Parisiens ?



JEAN

Non. Les Parisiens, on ne les voit jamais, les vrais passent l'été à la mer, l'automne à la campagne, pour chasser, et l'hiver dans le Midi. Au printemps ils voyagent en Italie. Il n'y a qu'à regarder les affiches des chemins de fer pour constater ça.

SNOBINET

Mais pourtant, les gens qu'on rencontre sur les boulevards, dans les musées, au théâtre ?

JEAN

Ce sont des étrangers, des Italiens, des Russes, des



Espagnols, des Américains, des Brésiliens, des Allemands,



quelques Scandinaves, pas mal de Turcs.



Et surtout d'innombrables Anglais.

Puisque les Parisiens sont toujours partis, il faut bien que les habitants des autres pays viennent les remplacer, sans quoi la capitale serait une ville déserte.

SNOBINET

Il y a tout de même à Paris d'autres gens que les étrangers.

JEAN

Certes ! ceux qui viennent de la province. Les maçons sont Limousins ; les frotteurs, Savoyards ; les marchands de marrons, Auvergnats ainsi que les charbonniers.



La plupart des chanteurs d'opéra viennent de Toulouse et beaucoup de députés peuvent être traités de Gascons parce qu'ils font parfois à leurs électeurs de très belles et très sages promesses qu'ils ne tiennent qu'à moitié, au quart, au quinze millième ou pas du tout une fois que ceux-ci les ont nommés.



Snobinet a l'air si déconfit, l'idée qu'il n'y a pas de Parisiens à Paris semble le désoler à un tel point que Jean, bon garçon, veut le consoler un peu.

— Snobinet, j'ai exagéré. On en rencontre tout de même quelques-uns : par exemple, ces musiciens qu'on voit en passant devant les cafés, ces violonistes, violoncellistes, contrebassistes vêtus d'une veste rouge soutachée et garnie de brandebourgs à la façon hongroise...

— Les tziganes ?

— Oui, mon vieux, ils sont tous de Belleville.





IX

Le cousin Guy, dilettante.

Le jeune Parisien ne se sent pas de force à lutter avec un interlocuteur dont l'érudition lui apparaît formidable et qui débite en avalanche tant de curieuses vérités auxquelles il n'avait jamais songé. Le tour de France gastronomique et culinaire que Jean lui a fait faire malgré lui, et aussi le dîner, pendant lequel il s'est montré un peu plus gourmand qu'il n'aurait fallu, lui ont donné chaud.

Alors, sautant à bas de son divan, il extrait de sa manchette gauche un mouchoir avec lequel il s'évente gracieusement en faisant le tour de la salle d'étude.

— Pourquoi mets-tu ton mouchoir dans ta manche puisque tu as des poches ? demande Jean.

— Pour faire comme mon cousin Guy, que tu as vu au dîner et qui est souverainement élégant. Je veux tout faire comme mon cousin Guy. J'ai aussi un monocle, comme lui. Et, chic suprême, Snobinet tire de son gousset un verre rond qu'il réussit à faire tenir sous son arcade sourcilière, non sans une grimace assez disgracieuse.



Derrière le monocle son œil s'agrandit effaré, commence même à pleurer.

JEAN

Qu'est-ce que tu vois à travers ce carreau ?

SNOBINET

Rien de rien ! C'est parce que je n'ai pas l'habitude. D'ailleurs, le cousin Guy enlève toujours son monocle quand il a quelque chose à regarder. N'empêche que tout le monde trouve mon cousin Guy très chic. Aussi j'espère bien lui ressembler plus tard.

JEAN

Alors, tu manqueras aussi tes examens, car il paraît qu'il n'a jamais pu venir à bout de passer son baccalauréat...

SNOBINET

Possible ! mais tu as entendu, à table, comme il a causé de tout en homme qui s'y connaît. J'ai été un jour avec lui à une exposition de peinture ; eh bien ! du premier coup d'œil il dit si un tableau est bon ou mauvais.

JEAN

Comment fait-il, surtout s'il a le malheur de garder son carreau dans l'œil ?

SNOBINET

Ah ! voilà ! Il a un journal sur lequel sont inscrits les tableaux qu'il faut admirer, et ce qu'on doit dire devant chacun. Quand il s'arrête, il cligne de

l'œil, trace des zigzags dans l'air avec son pouce droit et, renversant la tête, il recule en marchant parfois sur les pieds des visiteurs qui sont derrière lui, puis il déclare : « Excellente facture, pâte savoureuse, ligne séduisante... » enfin, un tas de mots qu'il a appris par cœur.



JEAN

Et les tableaux qui ne sont pas marqués sur son journal ?

SNOBINET

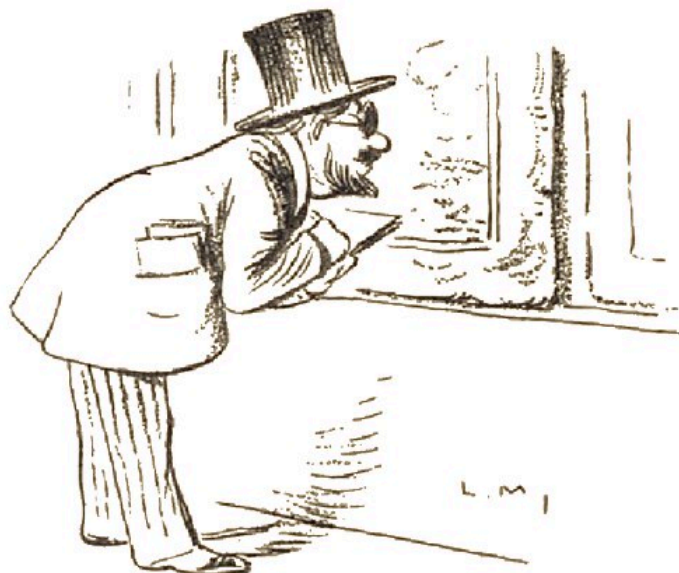
Il passe devant sans les voir.

JEAN

Mais qui est-ce qui a écrit le journal ?

SNOBINET

Un monsieur dont c'est le métier, paraît-il, de savoir ce qui est bien fait ou mal fait : un « Critique d'art »...



JEAN

Un peintre ?

SNOBINET

Jamais ! les peintres sont occupés à broser leurs tableaux, ils n'ont pas le temps de regarder ceux des autres.

JEAN

Mais tout le monde ne s'arrête pas devant les mêmes tableaux.



SNOBINET

Ah, non ! il y a des gens qui ont lu d'autres journaux dans lesquels d'autres critiques, qui savent aussi ce qui est bien fait ou mal fait, donnent une autre liste.

JEAN

Mais il me semblerait plus commode de me promener tranquillement le long des peintures exposées et de faire halte devant celles qui feraient plaisir à voir.

SNOBINET

Non, le cousin Guy dit que, comme ça, on risque de se tromper, en admirant des ouvrages qui ne seraient pas l'œuvre d'un artiste connu.

JEAN

Tu aimes la peinture, Snobinet ?

SNOBINET

J'aime assez les portraits de messieurs et de dames, quand ce sont des personnes que je connais, si l'artiste

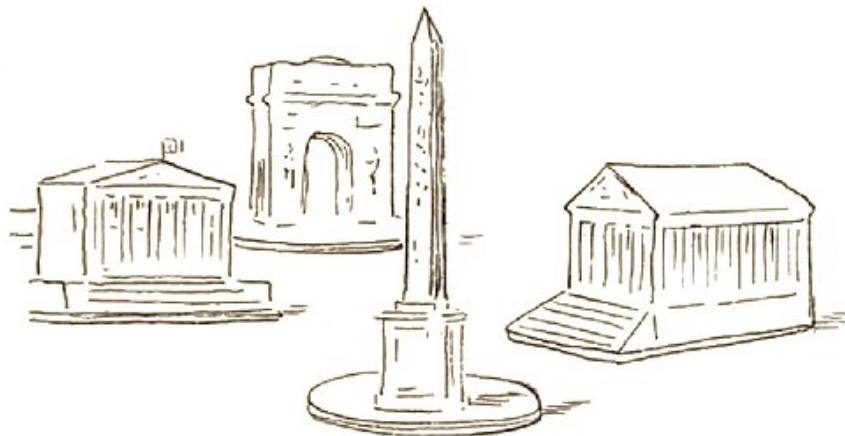


les a bien habillés à la mode et si les étoffes sont bien imitées.

Et puis j'aime les vues de Paris, ainsi la place de la Concorde, qui est un endroit très parisien...

JEAN

Avec un obélisque égyptien au milieu, à droite et à gauche la Madeleine et la Chambre des Députés qui ont la forme de deux temples grecs et, au bout de l'Avenue des Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe qui est copié sur les monuments romains.



SNOBINET

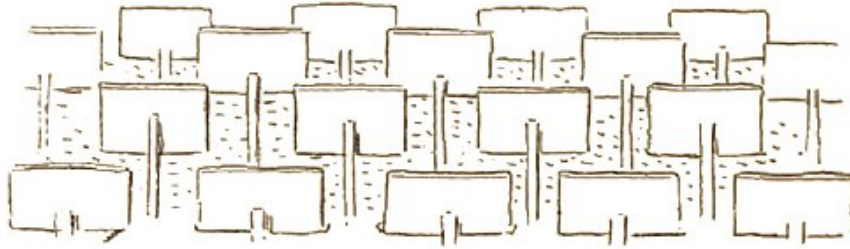
En tout cas, comme un homme à la mode doit aimer la peinture, j'aimerai la peinture. Et puis j'aimerai aussi la musique, c'est obligé. J'ai déjà été au concert.

JEAN

Avec ton cousin Guy ?

SNOBINET

Oui. Il est passionné de musique. Il m'a emmené avec lui dans un théâtre où les décors étaient remplacés par des rangées de pupitres. Les musiciens ont joué des morceaux



longs, longs ; il est venu des dames avec un cahier à la main, elles étaient souriantes en saluant les spectateurs, mais dès qu'elles se sont mises à chanter elles ont pris des figures de martyres en levant les yeux au plafond.



Il y avait aussi des chanteurs : des très gros, tout frisés, une moustache sous le nez avec une barbiche en forme d'artichaut, qui faisaient une voix de petits garçons.

JEAN

Ce sont des ténors.



SNOBINET

Et d'autres très maigres, qui ouvraient la bouche de côté en mugissant comme des marchands de tonneaux.

JEAN

Ce sont les basses.

SNOBINET

Quand tout le monde a eu fini, les dames ont repris leur visage naturel, elles ont fait une révérence, les chanteurs gras et les chanteurs maigres également, et un monsieur, juché sur une petite estrade et qui, le dos au public, conduisait les musiciens en agitant une baguette...

JEAN

Le chef d'orchestre...

SNOBINET

S'est retourné et a remercié en s'inclinant d'un air très fatigué, et les spectateurs semblaient ravis.



JEAN

Probablement parce que le morceau était terminé. Et le cousin Guy, que disait-il ?



SNOBINET

Il s'était endormi, mais le tapage qu'ont fait les gens en applaudissant l'a réveillé, il s'est levé tout debout en battant des mains à faire craquer ses gants et en criant avec les autres, comme s'il aboyait : « Braô, braô, braô ! »

JEAN

Et toi ?

SNOBINET

Moi, je criais « Braô ! » aussi en tapant le parquet avec ma canne. Pourtant une chose m'a étonné. Quelques messieurs aussi chics, ma foi, que le cousin Guy, avaient tiré des clefs, soufflaient dedans pour siffler, prétendaient que la musique était exécration et se disputaient avec ceux qui la trouvaient magnifique.



JEAN

Ils avaient probablement lu des journaux différents. Et toi, quelle a été ton impression ?

SNOBINET

Je me suis bien ennuyé, néanmoins en sortant, j'ai dit au cousin Guy que ça m'avait prodigieusement intéressé, pour ne pas avoir l'air.

Alors le cousin Guy m'a annoncé que j'avais tout ce qu'il fallait pour faire un « dilettante ». Je ne sais pas très bien ce que ça signifie, mais je veux être un dilettante, puisque c'est à la mode.

JEAN

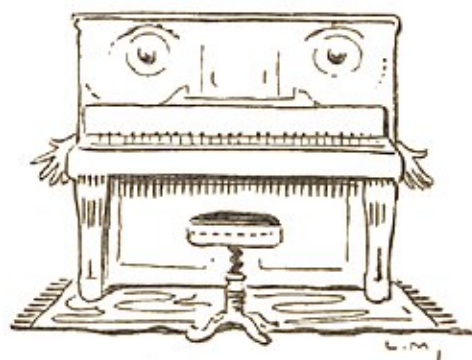
Un « dilettante » est un amateur d'œuvres d'art : on peut être un mauvais dilettante si on se pâme d'enthousiasme sans savoir de quoi il est question, ou un bon dilettante si l'on a du goût et du savoir, si l'on admire quand on comprend.

Moi, je veux tâcher de comprendre beaucoup de choses pour me procurer le plaisir véritable d'en admirer beaucoup sans dire de bêtises ou réciter les opinions des autres.

Et toi, puisque tu te proposes, plus tard, de faire figure de connaisseur aux expositions de peinture et dans les salles de concert, tu vas, je pense, travailler un peu le dessin et étudier régulièrement ton piano.

SNOBINET

Hélas ! mon vieux Jean... je n'aime pas ça.





X

Types d'autrefois et gens d'aujourd'hui.

Jean-qui-Lit est au comble de la joie : on lui a donné un grand album sur lequel sont reproduits des costumes de toutes époques. Mais c'est un volume qu'il ne pourra jamais fourrer dans sa poche, le format de l'ouvrage ne le permet vraiment pas.

Un dessinateur fantaisiste a illustré cette histoire de l'habillement et, parmi les images, certains tableaux comparatifs, montrent d'une façon amusante et instructive comment la manière de se vêtir s'est transformée au cours des années, comment aussi des ajustements qui passent pour nouveaux ont été portés déjà dans des temps très anciens.

Ainsi, un habitant des cavernes au temps où l'on ne savait pas encore faire usage du fer, où la pierre dont on fabriquait les pointes des lances et le tranchant des haches n'était même pas polie (les gens non plus, paraît-il) passerait facilement pour un automobiliste contemporain, n'était que l'automobiliste a, en outre, une paire de lunettes qui lui font une tête de poisson.



Et cet autre lointain ancêtre (pareil d'ailleurs aux Océaniens de certaines îles où la civilisation vraiment n'a pas fait beaucoup de progrès), coiffé d'un oiseau aux ailes éployées, avec son manteau de peaux de bêtes et ses colliers de cailloux brillants, ressemble curieusement à quelque mondaine en grand tralala de promenade, au mois de décembre, dans les allées du bois de Boulogne.



Les anciens Gaulois, les jours de pluie, jetaient sur leurs épaules une pèlerine à capuchon pareille à celle des gardiens de la paix ou des petits garçons qui vont à l'école primaire.

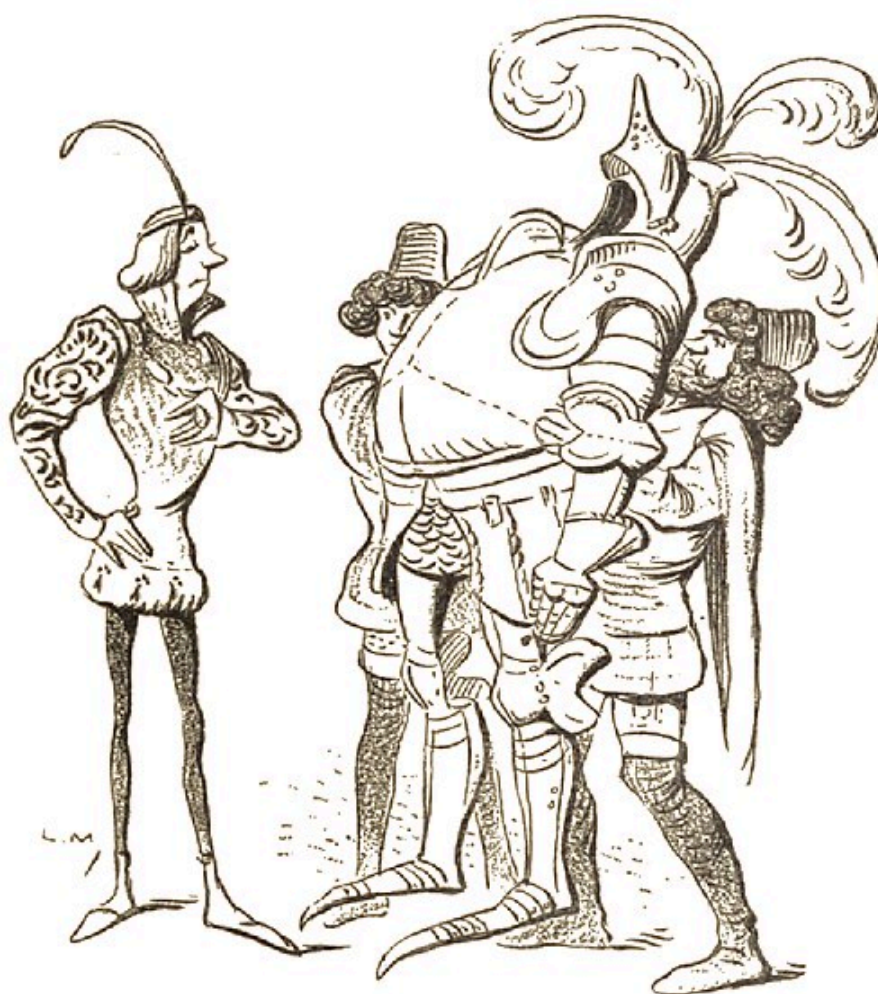




On peut admirer avec quelle gracieuse facilité les dames savent, suivant les exigences de la mode, changer leur taille de place, portant la ceinture tantôt sur les hanches, comme au temps de Charlemagne, tantôt sous les bras, comme à l'époque de Napoléon I^{er}.



Voici les nobles chevaliers bardés de fer.



Et, c'est très comique de découvrir que sous les armures de jadis, à gros mollets, à ventres considérables, sous ces lourdes carapaces de gigantesques langoustes, se cachaient parfois des guerriers à cuisses de héron et à taille de guêpe.



On voit des preux couverts d'écailles du front aux talons ainsi que des lézards, et des élégants du moyen âge qui ressemblent à des autruches avec leurs jambes en maillot collant et leur petit bonnet sur les oreilles.

D'autres, en chapeaux à plumes, se promènent enveloppés dans de longues houpelandes et chaussés de souliers à la poulaine, si longs, si longs qu'ils sont obligés d'en attacher l'extrémité par une chaînette pour pouvoir marcher.



D'autres ont des pantoufles en forme de pattes de canard et portent un smoking à revers de fourrures ouvert sur un corsage de dame.

Et puis, des toques de tous les modèles, rondes, carrées, octogonales, des chaperons pareils à la crête des coqs.



Et les coiffures des dames aussi pointues que les tourelles



de leurs châteaux ou cornues ainsi que des têtes de gros insectes.

Toute l'histoire passe comme un défilé dans une grande féerie : les Francs moustachus, les Gallo-Romains, les troubadours, les seigneurs de la Renaissance avec leurs grosses manches en ballons, les mêmes manches que les Parisiennes trouvaient à la dernière mode il y a quelques années.



Les austères huguenots du temps de Charles IX, peu badins et aigus de caractère, tout en lignes droites et en angles, et les joyeux joueurs de bilboquet de la cour de Henri III, tout en lignes courbes, qui semblent montés sur des ressorts, avec une panse busquée comme la bosse de Polichinelle.

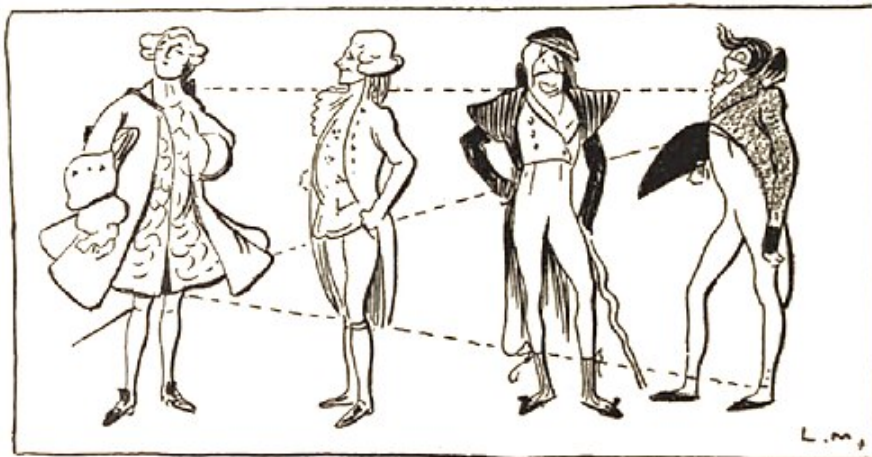
Voici les cavaliers empanachés de la suite du roi Louis XIII, toujours bottés, qui mettaient des éperons même pour aller en bateau et ne quittaient jamais leur longue rapière, puis les courtisans de Versailles à l'époque de Louis XIV, au xvii^e siècle. Ils sont comiques et ressemblent au Mascarille de Molière avec leurs jupons par-dessus leur culotte, leurs formidables perruques tombant plus bas que les jarrets et leurs vestes trop courtes.



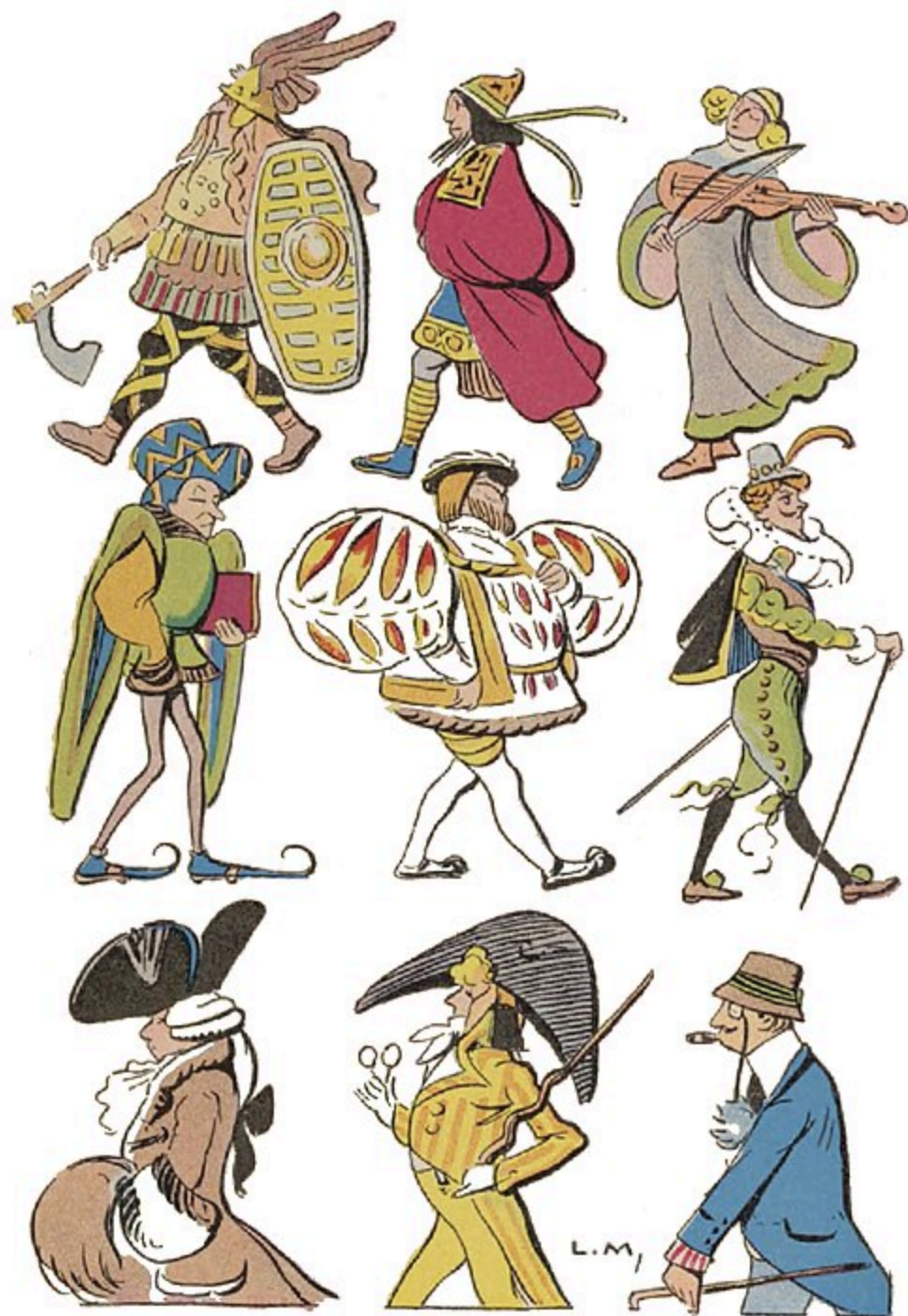
Il est vrai que la mode, capricieuse, change souvent et qu'au siècle suivant on s'est mis à porter des gilets jusqu'aux genoux et de petites perruques.



Puis, sous Louis XVI, le gilet diminue de longueur, il diminue encore à l'époque de la Révolution. Sous le Directoire et au temps du Consulat il n'en reste presque plus.



Pour faire compensation à ce « decrescendo », la culotte s'allonge suivant un « crescendo » contraire et finit par couvrir les chevilles, tandis que la cravate monte, monte et cache le bout du nez.



À une autre page, voici les robes à énormes paniers des dames qui accompagnaient la reine Marie-Antoinette à Trianon, et leurs petites têtes souriantes sur lesquelles des coiffeurs, juchés en haut d'un escabeau, bâtissaient des édifices invraisemblables de boucles, de plumes, de fleurs et de rubans avec, parfois, au sommet, un petit vaisseau à trois mâts, toutes voiles dehors, pavillons flottant au vent.



Le dessinateur a aussi représenté une collection de chapeaux à haute forme, depuis le bonnet cylindrique des Pharaons de l'ancienne Égypte jusqu'au tube à huit reflets d'aujourd'hui, en passant par le poêle mobile qui servait de casque aux guerriers des croisades, les tromblons, les bolivars et les tuyaux de cheminée de nos grands-pères.



Jean-qui-Lit tourne les pages avec délices. De temps à autre il revient en arrière pour constater une différence ou noter un rapprochement, et un détail le frappe.



Il remarque que les pauvres gens ont toujours porté le même costume, qu'un chemineau de la grand'route au vingtième siècle et un mendiant vagabond du lointain autrefois, pliés sous la lourde besace, bâton en main, souvent nu-pieds mais jamais nu-tête, se ressemblent comme deux frères de misère.



La dernière gravure de l'album représente un monsieur et une dame du second Empire.

Le monsieur a une figure bien comique ; il porte deux boules de cheveux frisés de chaque côté du front, des bandeaux, et réunit à la fois sur son visage tous les genres de barbes connus : une moustache, une impériale d'officier de cavalerie, un collier de porteur d'eau auvergnat et des favoris de garçon de café.



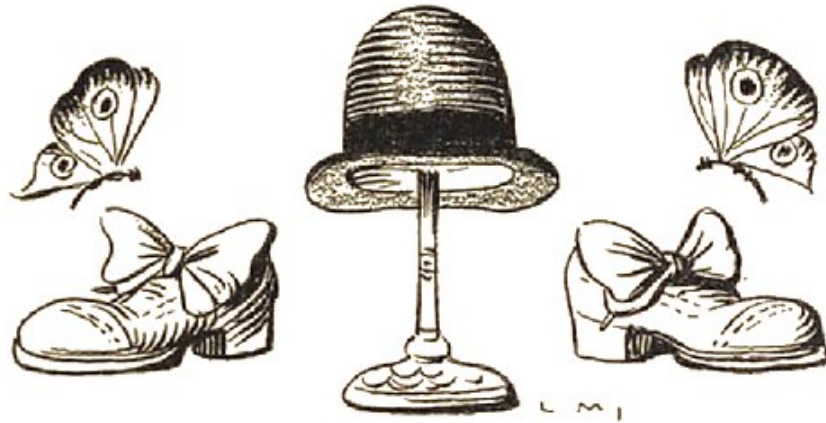
Pour la dame, elle ressemble à une grosse sonnette ; sa robe à volants s'étale sur le dôme d'une vaste crinoline, elle tient à la main une ombrelle minuscule et son volumineux chignon est surmonté d'un chapeau tout petit, petit.

— Il me faudrait, pense Jean, pour compléter cet ouvrage, mettre en face une Parisienne de maintenant, avec son colossal chapeau en forme de baquet et sa robe aussi étroite qu'un fourreau de parapluie : ça ferait un contraste intéressant.

Et j'aimerais aussi avoir le portrait d'un monsieur très élégant à la mode de cette année-ci.

À cet instant, Snobinet fait une entrée sensationnelle...





XI

Une gravure de modes qui se fâche.

Oh ! la belle image pour le catalogue d'un grand magasin de nouveautés, le superbe mannequin pour la vitrine d'un tailleur !

Snobinet étrenne un costume neuf et s'en est paré pour venir dire bonjour à son ami.

— Peste ! mon cher, comme te voilà mis ! C'est le dernier cri ?

— Je l'espère bien, répond Snobinet, et il se tourne et se retourne pour se laisser admirer sur toutes les coutures.

De fait, il rendrait des points au cousin Guy lui-même, qui passe pour un arbitre des élégances.

Son pantalon est couleur marron d'Inde et, sur ses souliers en forme de sabots vernis, le nœud d'un large ruban ressemble à un papillon de nuit ouvrant des ailes majestueuses.



Snobinet porte une ample jaquette à pans arrondis imitant les élytres d'un gros hanneton. Sa cravate est d'un rouge vif avec des points noirs comme le dos d'une coccinelle et son chapeau, trop grand pour sa tête, ainsi qu'il convient, descendrait jusqu'à ses épaules si une paire d'oreilles ne s'écartait juste à point pour l'arrêter au passage. Notre jeune dandy est ganté de beurre frais, tient une canne du bout des doigts et, avec la grimace des grands jours, écarquille son œil derrière le fameux monocle.

Quand il juge que l'effet est produit :

— Hein, fait Snobinet, je suis chic !

Mais Jean, toujours taquin, examine avec attention l'imposant galon qui entoure les revers et cerne les pans de la belle jaquette, dessine les poches, cercle les manches et s'étale sur la couture du magnifique pantalon.

— Puisque ton vêtement est tout neuf, demande-t-il d'un air ingénu, pourquoi l'as-tu fait border comme un vieil habit qui commence à s'user et qu'on a donné à réparer pour le mettre tous les jours ?

Le gros hanneton réplique avec indignation :

— C'est tout ce qu'il y a de plus nouveau, de plus à la mode. Toi, Jean, tu n'as pas le droit de parler habillement car tu ne sais pas ce que c'est qu'un costume.

— Je viens pourtant d'étudier à fond ce sujet-là dans le livre que voici, répond Jean-qui-Lit en lui montrant les dessins : mon vieux, ton pantalon si nouveau est pareil aux braies des anciens Gaulois, tes souliers ressemblent à leurs galoches, ton gilet rayé, pincé à la taille, c'est le pourpoint d'Henri II, et ton chapeau melon, le voilà sur la tête d'un Ligueur du temps du roi de Navarre !



Snobinet est tellement vexé qu'il fait une grimace en sens contraire de celle qui retenait son monocle, si bien que le carreau tombe par terre et se brise, ce qui met en complète fureur le rival du cousin Guy.



SNOBINET

Tu n'y connais rien ! Je suis à la mode, entends-tu, à la mode ! et toi tu es un homme supérieur, c'est entendu, très savant, premier en tout, le champion de la géographie, le rempart de la mythologie, tu bats tous les records de narration française, mais permets-moi de te dire une chose : avec ta culotte en tire-bouchon, ta cravate mal nouée, ta veste fripée aux poches difformes et ta tignasse ébouriffée qui a l'air d'une tête de loup pour épousseter les plafonds, tu ne seras jamais un homme chic !

JEAN

Et pourquoi pas ?

SNOBINET

Jamais ! Jamais ! Plus tard, tu deviendras un de ces vieux savants chevelus portant longue redingote grasseuse et chapeau en poil de lapin, et les gens élégants, les messieurs bien mis riront en te voyant passer.

JEAN

Qu'est-ce qui te dit que ce n'est pas moi qui rirai au nez des mirliflores comme toi ?

SNOBINET (exaspéré).

Mais regarde-toi donc, mon vieux ! Tu n'es pas chic ! tu n'es pas chic !...



Et pendant que Snobinet trépigne de rage, Jean-qui-Lit va se mirer dans la glace et, comme c'est un garçon intelligent, il se fait cette réflexion qu'en réalité il ressemble au paysan du Danube et qu'après tout son camarade a raison et qu'il n'est peut-être pas indispensable, parce qu'on aime l'étude, de mépriser les avantages extérieurs de la parure. Alors gentiment, pour calmer la fureur de son ami, il avoue, sans vanité :

— En effet, je ne suis pas chic. Tandis que toi...

SNOBINET (fièrement).

Moi, je suis chic, c'est ce qui fait ma supériorité, à moi. Chacun son lot, aux uns tout le tralala de la science, aux autres les belles manières, la distinction raffinée, le ton à la mode.



D'un côté, les gens du monde ; de l'autre, les savants et les artistes.

JEAN

Tu vas un peu loin, on peut être un savant ayant la tenue d'un parfait mondain ou un gentleman très instruit et, si je voulais, je pourrais devenir aussi coquet que toi en moins de temps qu'il ne t'en faudrait peut-être pour me rattraper à la tête de la classe.

SNOBINET

Toi, élégant ! Ah, mon pauvre garçon ! Tiens, nous sommes invités tous les deux au bal la semaine prochaine ; eh bien ! nous verrons qui aura le plus de succès, toi qui ne sais pas danser, qui arriveras sans être peigné avec des bouquins plein tes poches, ou moi, moi qui ai appris à valser et qui mettrai un smoking fait chez le tailleur du cousin Guy.

Et Snobinet, toujours vexé, prend congé et sort en faisant claquer la porte.





XII

La réponse de Jean-qui-Lit.

Quelques jours se passent sans que Snobinet et Jean-qui-Lit discutent comme à l'ordinaire. Snobinet vient encore d'être le dernier de la classe, cette fois en composition française : il a traité la grammaire et les éléments de la rhétorique avec le même mépris dont il a déjà fait montre à l'égard des dieux de l'Olympe, et des fleuves, montagnes, golfes ou péninsules du cours de géographie.

Aussi son père s'est-il fâché tout rouge et l'a menacé de lui faire interrompre ses études et de le mettre en apprentissage chez un cordonnier.

Quant à Jean, il s'est contenté de demander à son ami si, plus tard, il comptait « rédiger sa correspondance d'homme à la mode dans le français singulier et avec l'orthographe étrange qui lui ont valu l'honorable place qu'il a daigné occuper à la queue de la classe ! »

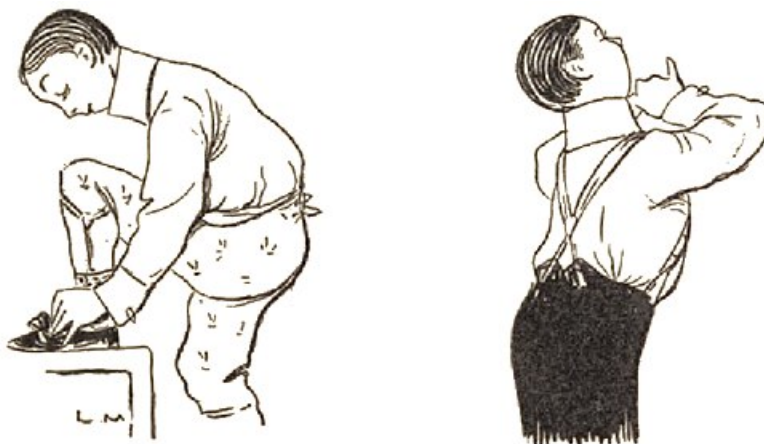
Et Snobinet remarque que son camarade a un petit air de mystère, et sourit d'un œil malicieux.

— Tu as un drôle de sourire, Jean.

— C'est un sourire du Sphinx à tête de femme, à corps d'oiseau et à croupe de lion qui proposait des énigmes aux passants sur la route de Thèbes. Tâche d'être malin comme le fut Œdipe et de deviner quelle surprise je te réserve, — répond l'autre en passant sa main dans sa chevelure ébouriffée.

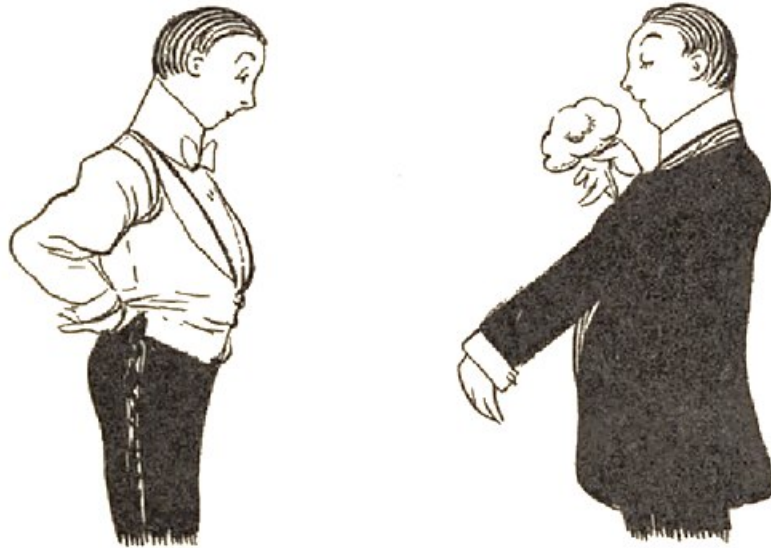


Le soir du fameux bal est venu.



Snobinet a chaussé de fins escarpins vernis, et mis toute sa science à nouer en forme de papillon sa cravate de batiste.

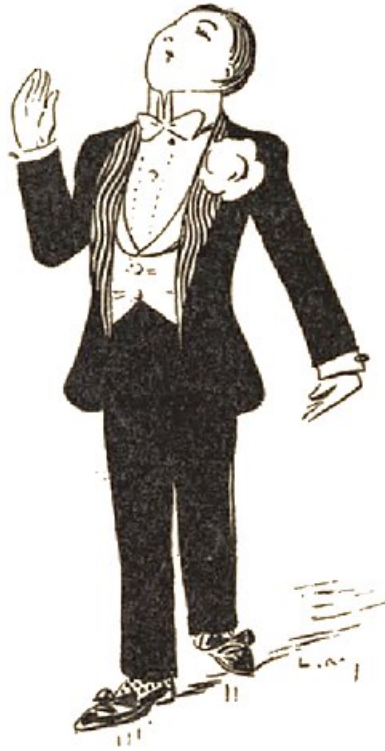
Ses cheveux sont plus lissés que jamais : on dirait que sa raie a été tracée à la règle.



Il a revêtu un beau gilet blanc ouvert en cœur, puis endossé le fameux smoking aux revers de soie, à la boutonnière duquel il a piqué un énorme gardénia.

Ganté de blanc, la tête haute, la pointe des pieds en dehors, il fait son entrée dans le grand salon fleuri de guirlandes lumineuses et où des couples dansent déjà.

Il n'a pas mis son monocle, pour ne pas faire la grimace et parce que ça l'empêcherait de voir les gens.



Il soigne sa démarche et, comme il a vu faire au cousin Guy, promène sur l'assistance un regard clignotant en envoyant à droite et à gauche, du bout des doigts, des petits saluts protecteurs et familiers aux personnes qu'il connaît.

Parvenu devant la maîtresse de la maison, il plie brusquement son buste qui fait alors un angle droit avec ses jambes, le redresse mécaniquement, son salut terminé, puis regarde si Jean-qui-Lit est arrivé.



Un peu malignement, il se régale d'avance de la tournure que doit avoir son camarade dans le grand monde et se réjouit de l'impressionner par l'aisance de son allure et la splendeur de son ajustement.

Mais nulle part il n'aperçoit le toupet broussailleux, la veste aux poches boursouflées, le pantalon tirebouchonnant.

— Jean n'est pas encore là, pense-t-il.

Alors il se dirige vers un groupe dans lequel il distingue de jeunes amis à lui et quelques gentilles petites demoiselles auxquelles il a bien voulu promettre de les faire danser.

— Me voilà, moi ! annonce-t-il.

Mais personne ne se dérange, on ne fait pas le moins du monde attention à lui, car tous sont occupés à écouter une histoire que raconte un invité. L'histoire doit être très amusante et celui qui la dit fort spirituel, car les auditeurs rient joyeusement, échangent des réflexions on ne peut plus flatteuses pour le conteur.

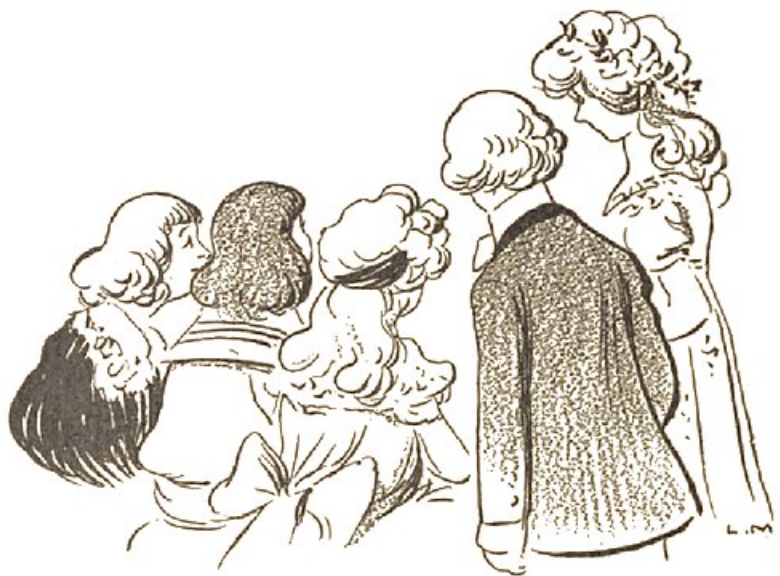
— Oh ! que c'est comique !

— Très drôle ! en effet.

— Comme il a de l'esprit !

— Et qu'il est instruit !

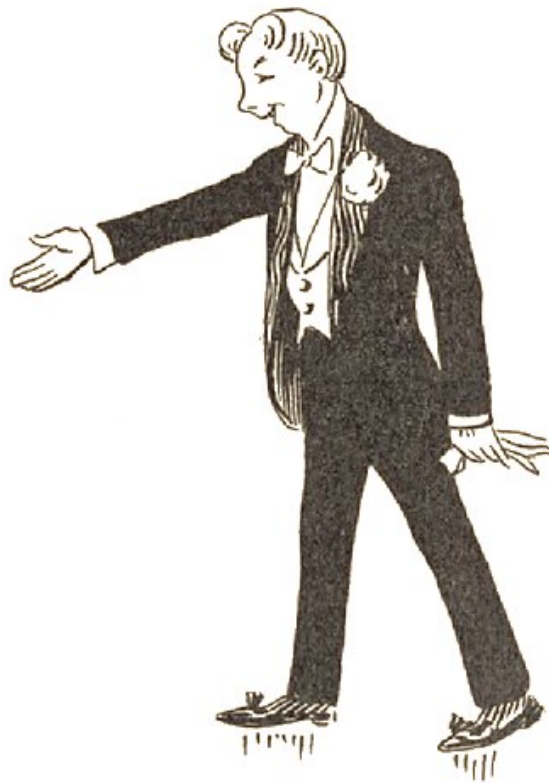
— Quel charmant garçon !



Et Snobinet s'étonne que personne ne s'arrête d'écouter l'histoire pour le contempler, lui, en s'écriant : « Oh ! le beau smoking ! le superbe gilet ! que ce jeune Snobinet est donc bien vêtu ! comme il est à la mode ! »

Mais, le récit terminé, le causeur s'est levé et Snobinet est plus étonné encore.

Car il voit venir droit à lui un fort correct petit gentleman en smoking, bien peigné, cravaté de blanc, chaussé d'escarpins reluisants, aussi élégant, aussi « chic », aussi « à la mode » que lui-même et qui, lui tendant la main, s'écrit avec la voix de Jean-qui-Lit : Bonjour, mon vieux !



C'est Jean, en personne naturelle, qui a voulu prouver qu'il lui était possible, tout comme à un autre, de faire figure de jeune mondain.

Il a d'ailleurs été le premier à profiter de la petite leçon qu'il a cherché à donner à son camarade car, se trouvant beaucoup plus à son avantage après avoir passé chez le perruquier et tout de même plus gentil avec un habit pas fripé, il a décidé de soigner, à l'avenir, un peu mieux sa tenue et notamment de choisir, pour fourrer dans ses poches, des livres d'un format pas trop encombrant.

Il a fort bien fait car, si l'on est agréable à écouter, il faut aussi ne pas être désagréable à regarder, et, parce qu'on possède les trésors de l'intelligence, ce n'est pas une raison pour négliger sa toilette.

Quand on a des objets précieux on ne les range pas dans une vilaine boîte.

Mais il n'est pas nécessaire non plus quand on a une belle boîte, de ne jamais rien mettre dedans.

C'est pourquoi Snobinet, de son côté, s'est aperçu qu'il était prudent, si l'on voulait tenir un bon rang parmi ses contemporains, de ne pas se contenter de la supériorité que semblent donner une chevelure bien lissée, un joli veston, un pantalon à la mode, une cravate mirifique et un monocle inutile quand on y voit clair.

C'est une supériorité qu'il est facile d'acquérir. On doit aussi orner son esprit et, pour cela, il ne faut pas traiter de sauvages les habitants des cinq parties du monde, dédaigner l'histoire, mépriser les sciences mathématiques ou se moquer de la géographie.

Il a compris que, pour être un homme vraiment « chic », on ne doit pas se faire remarquer en affectant une tenue trop négligée, ce qui n'est pas toujours poli et peut passer pour une prétention comme une autre, ni s'habiller avec une coquetterie outrée qui souvent ne prouve pas un très bon goût, mais qu'il vaut mieux se rendre séduisant par une conversation intéressante, être élégant sans exagération et savant sans se montrer pédant.

Aussi s'est-il mis à travailler assidûment pour rattraper le plus vite possible en savoir Jean-qui-Lit, qui, rien qu'en passant chez le coiffeur, le chemisier, le bottier, le tailleur et le marchand de cravates, lui a fait la farce de l'égaliser presque instantanément en correction.

Ainsi nos deux inséparables, Snobinet instruit et Jean-qui-Lit bien peigné, seront parfaits comme nous pensons que le deviendront les jeunes lecteurs de ce livre, si par extraordinaire ils ne l'étaient pas déjà.



unismat

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Guillaumelandry
- Zyephyrus
- Cantons-de-l'Est
- Lorlam

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)